

Les indésirables

Georges-Jean Arnaud

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

Georges J. Arnaud



LES INDÉSIRABLES

Dans la famille Herkinson, le père, l'Américain, a regagné sa chère patrie. La mère, Astrid, belle et velléitaire, règne tant bien que mal sur ses trois enfants, Manuel, l'aîné, Julien et Julia, les jumeaux. Manuel, handicapé mental après un accident de scooter, disparaît.

Collection
Wagons-Livres

GEORGES J. ARNAUD

LES INDÉSIRABLES

Collection
Wagons-Livres

Éditions Quai n° 3

Le roman policier est un genre qui s'est définitivement ancré dans le goût et les habitudes de lecture de millions de personnes. Aujourd'hui, la Compagnie des Wagons-Lits et les éditions Quai n° 3 entendent l'illustrer sous une forme originale en proposant aux voyageurs des romans courts et inédits qui les accompagneront le temps d'un voyage.

Le polar y sera décliné sous toutes ses formes : détection et énigme, atmosphère et angoisse, mystère et suspense, noir et humour noir. Le but recherché et clairement avoué de la collection est de permettre quelques heures de détente au lecteur, ce qui n'exclut nullement pour autant les sujets sérieux et dramatiques.

Chapitre 1

Trois soirs elle était descendue là, quand il y avait match à Marseille. Dans le dernier TER, 23 h 11 au départ de la gare Saint-Charles, les supporters envahissaient les wagons, s'éclipsaient peu à peu le long des stations côtières. À Bandol, il en restait encore pas mal. Elle descendit la première, regarda s'éloigner les voyageurs qui continuaient de s'opposer bruyamment sur le match. Assez violemment cette nuit-là. Le train repartit et elle s'adressa aux deux employés présents, espérant que l'un d'eux était le chef de gare. Elle ne les avait jamais vus ceux-là et elle leur montra la photographie.

— On est au courant. Le collègue vous a parlé l'autre jour. Non, je ne l'ai pas vu votre frère ce soir-là. Quand il y a match de l'OM le vendredi ou le samedi, ça fait beaucoup de monde.

En dehors de la gare, chaque fois surprise, elle retrouvait son scooter enchaîné. Elle s'attendait toujours à ce qu'il ait disparu. Le SDF habituel grogna « un euro, un seul » lorsqu'elle s'en approcha. Dans l'après-midi, avant de prendre le TER, elle lui avait donné dix euros pour qu'il surveille son engin. Il lui avait promis les fois précédentes de questionner les gens du coin, mais ce soir-là il ne la reconnaissait pas. Elle pensa qu'il était ivre.

La Twingo de sa mère était rangée dans l'allée. Elle tâta le capot. Il tiédissait. Dans la cuisine, elle but un verre d'eau glacée, monta à l'étage, pénétra dans la chambre de Manuel comme elle le faisait tous les soirs avant de se coucher. Elle regarda le lit non défait, la collection de voitures miniatures sur le marbre de la commode. Uniquement des modèles réduits de 2 CV. La plus grosse trônant sur un socle fait d'un bloc de bois peint en rouge. Elle compta les autres. Cinquante. Astrid, sa mère, avait harcelé les marchands de jouets, passé des commandes sur Internet, quand Manuel était encore dans son établissement spécialisé.

On n'avait pas retrouvé le sac en grosse toile écrue dans lequel il emportait les plus petites pièces, certaines ne faisant qu'un centimètre. Il y en avait dix-sept et il gardait toujours le sac avec lui, même quand il prenait son bain. Cinquante et une sur la commode, dix-sept dans son sac. Lorsque Julia avait déniché un modèle unique transformé en pick-up à l'américaine, il l'avait refusé. C'était dix-sept ou son multiple uniquement. Elle gardait cette dix-huitième ou cette cinquante-deuxième dans sa chambre. Dans le tiroir de la commode de Manuel s'entassaient toutes celles qu'il avait refusées.

Lorsqu'ils avaient ramené Manuel, leur mère, Astrid, son jumeau Julien et elle, Julia, il avait exigé qu'ils enveloppent chaque voiture d'une feuille de papier journal. Il surveillait l'opération, le sac en toile écrue vide serré contre sa poitrine. Il avait dix-neuf ans, n'était plus rien pour les autres, rien qu'un handicapé mental suite à un accident de scooter, ne s'intéressant qu'à deux choses désormais, ses miniatures et le football. Chaque fois qu'il délirait, suffoquait devant l'écran de télé, ils pensaient tous que de cette émotion naîtrait le miracle. La deuxième mi-temps terminée il se levait pour scruter l'écran, les bousculait ensuite pour rejoindre sa chambre et recompter ses voitures.

Astrid refusait de le bourrer de tranquillisants et une nuit sur deux il criait dans son sommeil. Elle venait le chercher pour le coucher à côté d'elle. Depuis toujours, enfin depuis qu'elle était divorcée, mais cela remontait à dix ans, elle avait accepté, souhaité même qu'un des trois partage son lit. Très vite Julia avait préféré dormir dans sa chambre, mais Julien, son jumeau, avait estimé que cette place était son droit réservé. Il avait dû céder la place à son frère lorsque celui-ci était revenu chez eux, leur père, l'Américain, affirmant ne plus pouvoir payer la pension trop « *expensive* » de son fils aîné. Elle poussa ensuite la porte de son jumeau, vit qu'il n'était pas dans son lit. Comme chaque fois qu'Astrid sortait, il désertait sa couche pour celle de leur mère, faisait mine de dormir quand elle rentrait. Mécontent, il confiait à sa jumelle l'heure de son retour, très offusqué, même si Astrid revenait à onze heures du soir.

— Tu sais toi ce qu'elle fabrique ? Jusqu'à des quatre heures du matin ?

— Une seule fois, quatre heures, avait-elle rectifié.

Oui, elle savait mais n'en dirait rien. Pour tout ce qui concernait Astrid, il montrait trop d'intransigeance. Depuis tout petit. Leur mère, en riant, racontait que si Julia avait très vite renoncé au sein pour le biberon, Julien lui n'avait jamais voulu téter que le lait maternel et jusqu'à presque trois ans. De même, avant le divorce, il disputait à l'Américain sa place dans le lit conjugal, piquait une crise qui finit une fois en convulsions. Il avait fallu l'hospitaliser.

La dix-huitième miniature, ou la cinquante-deuxième, posée sur la table de chevet de Julia, eut droit à son dernier regard avant qu'elle n'éteigne sa lampe.

— Toujours rien ? demanda son jumeau le lendemain au petit déjeuner. Pour le prochain match ce sera mon tour.

Au début de la nouvelle saison de football, Julien avait pensé que son frère Manuel aimerait voir un match en vrai. Astrid, ravie de cette bonne idée, avait proposé de les conduire lui et Manuel à Marseille dans sa Twingo, mais Julien avait fait remarquer que chaque fois que

l'OM jouait il était difficile de circuler en ville. Elle s'effraya, renonça, s'inquiéta ensuite du comportement de Manuel dans le train.

— Tu sais, du moment qu'il aura son sac de petites « autos ».

Un des rares mots que prononçât l'aîné c'était *auto* et non voiture. Comme si sa régression mentale retrouvait un mot peu à peu inusité. Seules les personnes âgées parlaient ainsi. À dix-neuf ans Manuel était désormais proche d'elles.

— Avec qui est-elle allée au cinéma ? demanda Julien ce matin-là en versant du lait sur ses céréales.

— Comment veux-tu que je le sache ?

— Pas à Toulon en tout cas, mais au complexe de Grand Var.

— Tu l'as suivie ?

Il ne répondit pas.

Elle partit au lycée la première sur son scooter. Juste comme elle débouchait à la grille, M. Labartin arrivait sur le trottoir, promenant son affreux basset boudiné. Sans même le regarder, elle soupçonnait son visage torsadé d'énormes bourrelets violacés. Depuis l'explosion de gaz qui l'avait brûlé aux deux tiers dans sa cuisine, elle ne le saluait plus, ne voulant plus l'entendre vociférer ses propositions obscènes. Avant c'étaient des regards, des mimiques suggestives, des bruits humides de ses lèvres. D'avoir risqué la mort ne l'avait pas incité à des relations moins équivoques, avait exaspéré son exhibitionnisme hypocrite. Astrid devait lui claquer la porte au nez. Sous différents prétextes, il essayait de s'introduire chez eux, apportant du vin d'orange que fabriquait sa soeur dans l'arrière-pays, des fruits, à diverses occasions. La dernière fois, Julien l'avait même bousculé et M. Labartin avait crié que leur mère était une putain que tous les hommes du coin pouvaient s'envoyer.

— Le bon Dieu l'a puni pour sa grossièreté, avait commenté Ginette, leur femme de ménage, lorsque l'explosion de gaz avait envoyé leur voisin au centre des grands brûlés de Marseille pour six mois.

Il en était revenu défiguré.

— Il n'embêtera plus les femmes, répétait-elle souvent, mais je n'aime pas trop le rencontrer quand je viens chez vous.

Julia détestait elle aussi le croiser. Peu lui importaient ses invites crapoteuses, c'était plus obscur, désagréablement plus intime, frôlant un sentiment indécis d'où la culpabilité n'était pas absente.

À l'interclasse un copain lui prit la main, lui ouvrit les doigts et déversa dans sa paume un petit tas de bonbons de toutes les couleurs. Elle les fixa avec stupeur, retourna sa main, les regardant tomber au sol.

— Excuse-moi. J'ai horreur de ça.

Elle l'embrassa sur la joue. Penaud, le garçon essayait de sourire.

— Tu es gentil, tu ne pouvais pas savoir. Je ne sais pas moi-même pourquoi j'ai réagi comme ça.

Elle mentait, le savait très bien.

— J'ai cru te faire plaisir, murmura-t-il. C'est à cause de ton frère qui a disparu que tu es si perturbée ? Je sais combien vous êtes malheureux de ne pas savoir ce qui lui est arrivé.

Elle glissa son bras sous le sien, l'entraîna plus loin.

— Parlons d'autre chose, veux-tu ?

D'où elle se trouvait, elle apercevait Julien très en verve auprès de plusieurs filles. Voyant qu'elle le fixait, il cessa de gesticuler.

Chapitre 2

Lorsqu'elle rentra, au début de l'après-midi, Ginette lui dit que leur mère était au commissariat central.

— Sûrement au sujet de votre frère. Ce pauvre petit !

Dès que Manuel était revenu vivre avec eux, elle l'avait couvé d'une affection trop mièvre, lui apportant du nougat que fabriquait son cousin d'Ollioules, « un nougat artisanal, pas comme celui de Montélimar ». On le lui coupait en tout petits morceaux pour prévenir une tendance au diabète diagnostiquée par leur médecin.

— Moi j'ai fini, je rentre. Dites à Madame que j'apporterai de la daube demain et des raviolis pour manger avec.

Elle n'aimait pas qu'on lui fasse préparer n'importe quoi, elle voulait que la famille Herkinson se nourrisse comme les gens du pays, des gens normaux comme elle, et non pas de poulets frits, de hamburgers et de pizzas surgelées. Des pizzas américaines de surcroît, même pas italiennes. Elle devait juger préférable pour eux quatre que le mari soit retourné là-bas, dans son pays à la cuisine bâclée, Chicago, et qu'ils retrouvent la vraie civilisation, la sienne.

Julia verrouilla la porte d'entrée à cause de M. Labartin. Il surveillait leurs allées et venues, savait quand Astrid ou bien elle se retrouvaient seules dans la grande maison. Il apparaissait alors à la grille mais n'osait aller plus loin depuis que Julien l'avait rembarré.

Ce harcèlement, d'après Julia, n'était pas uniquement sexuel. Elle aurait préféré qu'il s'exhibe en ouvrant son étemelle gabardine de couleur beige sale, comme si on y avait déversé un plein bol de café au lait. Certains soirs d'hiver, lorsque la nuit venait tôt, il arrivait là avec son chien horrible en laisse, le laissait lever la patte contre les piliers de la grille, comme pour provoquer celle qui le surveillait, toutes lumières éteintes, derrière les rideaux. Marquait-il son territoire par le biais de son cabot ?

— Son chien est affreux et dégoûtant, avait un jour déclaré Ginette. Moi je préfère les chats, c'est plus propre, plus indépendant. Je ne supporte pas qu'un chien vienne me lécher la main par exemple.

— Nous en avons un de très câlin, protestait Astrid. Renversé par une voiture, il a été amputé d'une patte arrière. Il trottaient quand même, mais le vétérinaire nous a dit qu'il avait le coeur fragile. Il a fallu l'empêcher de courir, de se fatiguer. Monique, qui travaillait ici avant vous, n'était pas contente du tout à cause des poils qu'il perdait sur la couverture de mon lit. C'était là qu'il dormait, je ne pouvais

quand même pas le chasser.

— Mon chat en ferait bien autant mais mon mari n'en veut pas, même aux pieds.

Ce jour-là, Julia avait redouté que sa mère ne raconte à Ginette l'histoire des bonbons multicolores, des Smarties.

— On l'appelait Zoup. À cause d'une chanson d'un comique d'autrefois qui disait « Zoup là », « Zoup là ». Tout petits, les enfants en raffolaient quand mon père leur passait ce disque rayé, les faisant sauter sur ses genoux en cadence. Ils ont baptisé le chien ainsi. En souvenir de *papé* Mounitier...

Le samedi, dans l'après-midi, Julia reprit un TER pour Marseille, un aller-retour. Il y aurait un match le soir même et déjà elle remarquait des supporters avec des peintures sur le visage. Au début de leurs recherches, elle n'osait pas montrer la photographie de Manuel, jusqu'à ce qu'elle en fasse tirer des dizaines d'exemplaires. Elle les distribuait et ensuite elle venait les reprendre. Une seule fois une jeune femme s'était souvenue des deux garçons, de Julien bien sûr, parce qu'il était beau, mais aussi de Manuel :

— Il avait sorti des petites voitures d'un sac et les alignait sur ses deux cuisses. Les gens riaient sans se rendre compte que le pauvre n'avait pas toute sa tête mais lui s'en moquait. Son frère m'a dit qu'ensemble ils allaient voir le match et je me souviens que lorsqu'il entendait ce mot il éclatait de rire et nous regardait, l'air heureux. J'ai su qu'il avait disparu, à Bandol paraît-il ?

Il y avait eu plusieurs articles dans les journaux, même les nationaux. Manuel serait descendu, se serait peut-être perdu dans les collines au-dessus de Bandol. Mais il pouvait également avoir quitté le train plus tôt. Le contrôleur avait bien poinçonné les deux billets, Julien lui expliquant que son frère était aux toilettes.

— Ce jeune homme m'a même montré le sac qui marquait la place de son frère.

Ce soir-là, exceptionnellement, les deux garçons avaient repris le TER de 19 h 57 à Marseille. Julien l'avait expliqué.

— Manuel était trop énervé, bien avant d'être au stade Vélodrome. J'ai préféré reprendre le train pour Toulon et il ne s'est pas mis en colère comme il aurait pu le faire. Dès qu'il a été assis dans le wagon, il a aligné ses petites voitures sur la banquette en face de lui. Il n'y avait que très peu de voyageurs. Un TGV nous a croisés et notre train a tremblé, les miniatures sont tombées. Il les a remises dans le sac, s'est levé. Je l'ai accompagné aux toilettes et je suis revenu m'asseoir justement parce qu'il m'avait laissé le sac. C'est alors que le contrôleur est passé. Manuel est revenu ensuite prendre son sac, est reparti. J'ai pensé qu'ayant réparé son oubli il était à nouveau dans les toilettes. Comme on arrivait à Bandol, j'ai voulu lui dire qu'il ne fallait pas les

utiliser en gare, mais il n'y était plus. Je n'ai pas réalisé tout de suite qu'il aurait pu descendre. Le train reparti, j'ai continué de le chercher tout du long. J'ai averti le contrôleur, qui, à l'arrêt suivant, a donné l'alerte.

La jeune femme supporter lui parlait toujours mais Julia ne l'écoutait plus.

— C'est pourquoi votre frère ne vient plus aux matches ?

Elle paraissait le regretter, ne s'en cachait pas, regardant Julia tranquillement.

— Je comprends que ça doit bouleverser.

À Marseille, elle monta dans le train que les deux garçons avaient pris ce jour-là. Lorsque Julien annonçait à Manuel qu'il allait voir le match « pour de vrai », il ne le faisait que peu avant le départ, sinon le garçon entraînait dans un état d'excitation difficile à contrôler, se tenait prêt, son sac en toile à la main, tremblant d'impatience. Mais le jour de sa disparition, l'OM recevait le PSG, et dans le wagon les supporters varois étaient survoltés, l'ambiance folle avec des chants, des cris hostiles aux Parisiens, comme si on leur avait déclaré la guerre.

— Je crois que Manuel a mal supporté cette véritable hystérie autour de lui, s'était justifié Julien. Je ne l'ai pas compris tout de suite car moi-même je me suis laissé gagner par cette fièvre excessive. C'est ensuite que je me suis rendu compte que Manuel ne pourrait aller jusqu'à la fin du match sans avoir une crise.

Elles étaient rares mais il aurait suffi d'un rien. Par exemple que le sac des miniatures lui échappe et qu'il en perde une.

— Je peux vous demander, avait murmuré la jeune femme à l'aller, pourquoi votre frère avait ce sac plein de modèles réduits de voitures ?

Que croyait-elle cette jolie fille de rencontre, avoir droit à des confidences émouvantes ? Le souvenir de cette passion appartenait à la vie antérieure de Manuel et jamais elle n'en trahirait l'origine. C'était tout ce qui lui restait de son passé d'avant l'accident, quand il était un merveilleux garçon, d'une beauté à couper le souffle, que toutes les filles voulaient approcher, câlinant presque les deux jumeaux, espérant leur entremise.

À Bandol, penchée à la portière, elle repéra les rares personnes qui montaient. Elle alla les voir avec ses photos mais c'était inutile. Elles ne prenaient pas régulièrement le train, donnaient des explications sans intérêt qu'elle faisait mine d'écouter.

Lorsqu'elle fut à la maison, Astrid et Julien jouaient au Scrabble. Son jumeau ne prêtait aucune attention au match retransmis par la télévision, comme s'il avait perdu à jamais le goût du football avec l'absence inexplicable de son frère. Astrid regarda brièvement sa fille

dans l'espoir que celle-ci rapportait enfin un témoignage, mais n'insista pas. À quoi bon alors lui parler de cette jeune femme qui se rappelait que Manuel alignait les miniatures sur ses jambes ?

Lorsque plus tard elle redescendit pour boire un verre de lait, elle les entendit qui pouffaient dans la chambre d'Astrid. Une fois de plus Julien allait s'allonger à côté d'elle, racontant n'importe quelles bêtises, sachant que sa mère avait le rire facile, ferait ensuite semblant de s'endormir. Leur mère lui chuchoterait d'aller se coucher dans sa chambre mais sans aller jusqu'à le secouer pour le réveiller. Elle était ainsi Astrid, incapable de brusquer qui que ce soit, même l'odieux M. Labartin, incapable de donner des instructions à Ginette, de refuser sa nourriture provençale, quitte à jeter ensuite ces plats auxquels ils ne touchaient qu'à peine.

Sachant que son mari la trompait ouvertement, elle n'aurait jamais divorcé, par paresse, effroi des formalités. C'est lui qui organisa la séparation définitive. La maisonnée depuis tanguait de plus en plus fort, chacun face à son désarroi, face à une indépendance inattendue surtout, effrayante pour les uns, libératrice pour Julia. Manuel la vivait dans l'inconscience depuis son accident. Julien, lui, l'avait investie dans l'intimité de sa mère, souhaitant, clairement ou non, la priver en quelque sorte de la sienne.

Après quelques scrupules, quelques hésitations au début, Ginette avait mis la main sur l'intendance quotidienne, provisions, ménage, cuisine, hélas ! Ayant connu une autre civilisation dix ans durant, ils ne pouvaient plus se raccrocher à celle, généreuse mais sans nuances, de Ginette. Aussi tous trois se complaisaient à ce sujet dans leur duplicité. Manuel, lui, bâfrait tout ce qui se présentait, hot dogs et ailloli.

Le soir, Julia s'endormait avec de strictes résolutions qui structureraient leur vie dès le lendemain, car ils erraient chacun dans n'importe quelle direction.

Peut-être se surestimait-elle, se voyait-elle comme le noyau de toutes leurs activités stériles. Manuel était lui réellement parti dans une direction inconnue, peut-être par choix, et la famille Herkinson vivait à nouveau dans le provisoire.

Chapitre 3

— Non, il ne faut pas, le vétérinaire a été formel. Il a le coeur trop fragile et le jeu des Smarties le fatiguerait trop.

— Juste une fois, avait gémi Julien. On les sèmera tous les mètres au lieu de deux, on le surveillera.

— C'est stupide, avait déclaré Manuel. Puisque maman l'a décidé, c'est net, non ? Plus de jeu des Smarties !

Sans son accident de scooter, Manuel aurait fini à l'époque par imposer son autorité à la maison. Julien le craignait, Astrid écoutait ses suggestions, elle, Julia, l'admirait, jalouse de toutes ces nanas qui l'accablaient. Du moins c'était ce qu'il avait l'air, excédé parfois, de penser.

Avant qu'il ne soit amputé de sa patte, Zoup réclamait le jeu, capable d'aboyer des heures si on ne cédait pas. Il fallait l'enfermer, le temps de tout mettre en place. Comme un fou, il grattait le bas des portes, les labourait et Monique, la femme de ménage d'alors, avait fort à faire avec de la pâte à bois et de la cire pour réparer les dégâts.

Entre quinze et vingt Smarties, échelonnés sur les quarante mètres qui séparaient la porte arrière de la cuisine du chemin de terre. Ce chemin, qui appartenait à la famille d'Astrid, les Mounitier, était accessible depuis le jardin par un portillon toujours fermé à clé. Les anciens ateliers de la famille se trouvaient de l'autre côté mais depuis toujours l'accès en était interdit aux enfants. Zoup, parfois, réussissait à sauter la barrière et Astrid, affolée, l'appelait des heures, frémissante d'angoisse.

— C'est trop dangereux là-bas, des trous profonds, des machines rouillées. Des produits dangereux.

— Il faut vendre, lui conseillait Arthur, son mari, l'Américain.

— Plus tard.

Nostalgie ou lassitude face aux péripéties d'une telle transaction, tandis que les bâtiments de l'ancienne entreprise Mounitier succombaient lentement au fil des années. Une partie du toit, bientôt un mur, et un jour les barbelés n'en interdiraient plus l'accès aux enfants aventureux du voisinage.

Les derniers Smarties étaient donc disposés sur la murette du grillage. Quatre d'un coup en guise de prime pour l'habileté de Zoup.

— On joue en quinze, il doit en trouver quinze, annonçait Julien, et je parie dix euros sur un temps de deux minutes quarante secondes.

— Pari tenu, disait toujours Astrid. Je double.

— Deux minutes trente, précisait Manuel.

Julia se doutait que son jumeau entraînait Zoup clandestinement pour le chronométrer et parier au plus juste. Mais elle s'en moquait, annonçait n'importe quoi.

Monique aurait bien parié mais craignait de perdre. Elle se contentait de libérer le chien fou d'impatience et le chronométrage démarrait dès qu'il franchissait les trois marches de vieilles pierres d'un seul élan.

Il avait été décidé que le temps parié pouvait varier de plus ou moins deux secondes. Mais c'était Julien qui gagnait et qui récoltait ses gains dans un vieux chapeau de paille du grand-père Mounitier. Julia savait que son frère trichait, là comme partout ailleurs, au collège et plus tard au lycée. Il avait l'art de préparer ses antisèches sans jamais se faire prendre, laissant tout de même un doute à ses professeurs...

Depuis, l'Américain était rentré dans son pays, Zoup s'était fait happer par une voiture et ne quittait que rarement la chambre d'Astrid, faisant enrager Julien. Mais le chien n'avait pas oublié le jeu des Smarties et se plantait devant la porte de la cuisine donnant sur l'arrière de la maison, la grattait quelques secondes d'une patte avant, se résignait et retournait se coucher sur le lit de leur mère. Il ne le quittait que pour pignocher sans enthousiasme dans son écuelle, aller faire ses besoins au-dehors sous haute surveillance. Les Smarties qu'on lui donnait à la main ne l'intéressaient que peu.

— Il aime la compète, affirmait Julien. Il jouait pour le score, pas pour la gourmandise.

Un temps, il avait organisé le jeu dans la maison, y compris l'étage, malgré les protestations de sa mère et de sa soeur :

— Mais il devient de plus en plus habile avec sa seule patte arrière et ça lui fera un excellent entraînement. Vous verrez qu'il en redemandera.

Zoup faisait mine de s'y intéresser, repérait tous les bonbons mais se contentait de les rendre immangeables d'un coup de langue. Puis il retournait dans son panier sur le lit d'Astrid.

— Il est plus raisonnable que toi, se moquait Manuel, il a parfaitement compris qu'il n'avait plus les muscles d'autrefois, ni même le désir de battre des records. Il est comme tous les vieux sportifs, il a pris sa retraite. Comme il n'a que sept ans, ça lui fera cinq ou six ans pépère en compagnie de maman.

— C'est faux, il faut insister, il ne faut pas qu'il s'encroûte et devienne gâteux. Ça vous plairait qu'il bave partout et fasse ses besoins sans plus jamais demander à sortir ?

— Cinq ans à partager avec toi le lit de maman ! s'était moqué Manuel. À moins d'une crise cardiaque fatale.

Julia découvrit un jour que restant seul avec Zoup, son frère continuait d'organiser le jeu au-dehors, comme avant. Par hasard elle trouva un Smarties non loin du grillage. Le chien l'avait négligé, peut-être à bout de fatigue avec sa patte en moins, fatigue et indifférence, et s'il mettait quelque bonne volonté à faire plaisir à Julien, il préférerait sa vie douillette. Elle n'osa en faire reproche à son jumeau, essaya de ne plus le laisser seul avec l'animal au coeur trop fragile.

Depuis l'amputation du chien, le lit d'Astrid était plus que complet avec elle sur le côté gauche, Zoup et, le plus souvent possible, Julien à sa droite. Manuel ne supportait pas que son cadet ennuie sa mère presque chaque nuit.

— C'est malsain, avait-il fini par dire un jour, passe encore pour ce pauvre Zoup mais je crains que ton sevrage ne soit pas encore terminé et c'est anormal.

Astrid avait acheté un confortable et luxueux panier pour le chien, à cause des poils, sur la demande insistante de Monique. La nuit, en silence, Julien le déposait au sol pour occuper toute la place disponible la plus proche de sa mère mais Zoup, malgré son handicap, remontait sur le lit et venait se fourrer entre lui et leur mère.

Et puis, un jour, Zoup disparut alors qu'il n'y avait personne à la maison. Monique, son travail terminé, était partie vers les trois heures, Astrid était chez son coiffeur, Manuel en stage de voile – il était moniteur-, Julien avait rendez-vous avec une copine et Julia se trouvait au cinéma d'art et d'essai avec des amies aussi cinéphiles qu'elle.

Ce fut Astrid, revenue la première, qui se rendit compte de l'absence du chien et commença de fouiller la maison. Julia, qui l'avait rejointe, découvrit que la fenêtre au-dessus de l'évier était entrouverte.

— Je la laisse pour aérer mais je pensais que Zoup ne pourrait jamais sauter sur l'évier, se défendit Monique le lendemain.

Il y avait aussi une chaise à proximité, mais avec une seule patte arrière comment le chien aurait-il pu sauter plus d'un mètre ? Monique affirmait avoir soigneusement tiré la porte derrière elle et, connaissant ses qualités d'ordre, nul n'avait de raison de douter de ses affirmations.

Plus tard, Manuel découvrit qu'on avait découpé le grillage dans le coin droit du jardin. De l'extérieur, on avait rabattu le rectangle cisailé vers l'intérieur. Zoup avait le poil ras et dru et s'il s'était enfui par là, n'avait laissé aucune trace de poils. Manuel referma le passage, le fixa avec du fil de fer.

— Peut-être devrions-nous aller fouiller dans les ruines des ateliers, proposait-il à sa mère.

Astrid frissonna. Julia se souvenait que malgré la chaleur de ce

début d'été sa mère gardait les bras étroitement serrés autour de son corps.

— Non il ne faut pas, c'est trop dangereux.

Pendant plusieurs jours ils appelèrent Zoup régulièrement mais le petit chien ne répondit jamais à son nom. Durant un temps, Astrid installa tout de même le panier sur son lit pendant la nuit, et lorsqu'il venait s'allonger auprès d'elle Julien ne cherchait pas à le déposer sur le sol.

Ce fut cet été-là que, recherchant dans le grenier de vieux albums de Mickey, Julia crut comprendre pourquoi sa mère avait une telle horreur des ruines de l'ancienne entreprise Mounitier. Mais elle en garda le secret pour elle.

Chapitre 4

Il fallait un jeune garçon réfléchi pour lier cette découverte à la disparition de Manuel. Un garçon de huit ans, l'air triste, chétif, aux grosses lunettes de myope qui nuisaient au pétillant de ses yeux. Il avait découvert la miniature dans un terrain vague, juste un recoin broussailleux au propriétaire inconnu, sous des ronces rébarbatives. Et au lieu de la garder pour lui, parce qu'il lisait le journal, se faisant moquer par des copains avec lesquels il n'aimait pas jouer, il expliqua à sa mère ce que représentait sa trouvaille. Elle ne lisait pas le journal, son fils lui en résumait l'essentiel, mais savait qu'un jeune homme handicapé mental, descendu d'un train à la gare proche, avait disparu par ici. Elle accompagna son fils, Serge, à la gendarmerie, mais le laissa expliquer en quoi sa découverte pouvait concerner l'enquête en cours...

— Je ne peux pas aller la reconnaître, avoua Astrid. Je les ai vues, celles de sa chambre, celles de son sac, mais je ne peux pas dire si celle-là lui appartient. C'est une partie de lui, son comportement qu'on évoquera chez les gendarmes et je ne pourrai le supporter.

— On ira ensemble, Julia et moi, proposa Julien.

C'était un des modèles les plus ordinaires, grise, banale et dans le bureau de l'adjudant Julien la retourna et montra l'esquisse d'un M.

— Il essayait de les marquer toutes mais ne se souvenait jamais comment on écrivait le M de son prénom. Il se contentait, comme ici, de la première barre verticale et ensuite de la première oblique. Après quoi, il était complètement perdu. Je lui avais proposé de les marquer à sa place mais il ne voulait pas.

— Sont-elles toutes marquées alors ? demanda l'adjudant de police.

— Non pas toutes, mais celles du sac peut-être. Qu'en penses-tu Julia ?

— Je ne sais pas.

— Donc vous croyez que c'est l'une des siennes.

Une fois sortis du commissariat central, Julia s'étonna de ce que Manuel marquât ainsi ses miniatures.

— Je l'avais oublié moi-même, dit Julien, c'est en la retournant machinalement que je m'en suis souvenu.

— C'est vraiment une chance que celle-là ait été marquée et que Manuel l'ait perdue. Il a dû être catastrophé et je m'étonne qu'on ne l'ait pas surpris, du moins aperçu, en train de la chercher partout dans ce coin-là. Nous le connaissons assez pour savoir qu'il n'aurait jamais

renoncé, jamais abandonné cet endroit et qu'on aurait fini par le remarquer.

— Il faisait nuit. Pendant des heures il aurait pu s'attarder là sans que personne ne passe.

— Ayant perdu une de ses voitures, il n'aurait pas bougé d'un pouce.

— Ou alors il ne s'est pas rendu compte qu'il en avait perdu une. Peut-être a-t-il laissé tomber son sac, l'a ramassé sans faire le compte.

— Effectivement, il lui arrivait de le laisser tomber car ses mains ne répondaient pas toujours à sa volonté, et chaque fois il les sortait toutes pour vérifier si les dix-sept étaient bien au complet.

Manuel refaisait inlassablement ses comptes, aussi bien des voitures du sac que de celles exposées sur la commode de sa chambre. Julia avait souvent eu la certitude qu'au-delà de dix-sept ou d'un multiple, il n'aurait pas su compter. Qu'il ait refusé son cadeau de modèle réduit supplémentaire s'expliquait donc. Sa méthode de calcul en aurait été bouleversée et cela aurait pu le conduire à une crise de désespoir.

Astrid refusa de pleurer devant ses enfants, dit d'une voix sourde qu'il fallait récompenser le petit garçon.

— C'est un enfant méritant car il aurait très bien pu conserver la petite voiture. On pourrait lui faire un cadeau ou lui donner de l'argent, proposa-t-elle, incapable comme toujours de décider d'elle-même, regardant les jumeaux et même Ginette.

— De l'argent, dit Julia, et j'irai le lui porter à Bandol.

— Je peux y aller moi, proposa Julien mollement.

Leur mère s'enferma dans sa chambre, ne reparut que pour le dîner. Julia avait préparé des croque-monsieur, une salade de haricots rouges, oubliant la soupe au pistou laissée par Ginette. Lorsqu'elle s'en aperçut, elle eut des remords, agacée de devoir la faire disparaître avant le lendemain.

— Elle était dans quel état, abîmée ? demanda Astrid en versant machinalement du Bourbon dans son verre.

Puis elle parut confuse, avec un air coupable de petite fille, alla le jeter dans l'évier. Depuis quelque temps elle ne buvait plus d'alcool, surveillait son alimentation. De crainte de grossir ?

— Très peu, répondit Julien.

— Mais pas du tout ! Comme sortant du magasin, précisa Julia, pensant que ça désolerait moins sa mère.

— Absolument pas, insista son jumeau. Puisqu'il y avait encore la marque qui ressemble à un 1 inversé.

— J'ignorais qu'il les marquait, s'était étonnée Astrid.

Serge, le petit garçon de Bandol, ne jouait pas les héros. Il conduisit Julia jusqu'au fourré en question, expliqua qu'il essayait d'y aménager un asile.

— Comment ça un asile ?

— C'est mon jeu, j'ai besoin d'un asile pour me retirer et méditer.

Comment en arrivait-on à parler ainsi à son âge, se demanda-t-elle.

— Vous voyez, il suffit de soulever cette branche dont j'ai enlevé les épines pour me glisser à l'intérieur. Je ne l'ai pas dit aux gendarmes mais votre frère s'est certainement enfoncé là-dedans.

— Pourquoi ne pas le dire aux gendarmes ?

— Pour qu'ils le découvrent seuls, c'est leur métier et ils l'ont fait. Ils cherchaient les traces d'une présence mais ne m'ont pas dit s'ils y étaient parvenus.

— Tu aimes les modèles réduits ?

— Pas spécialement. Mais pourquoi votre frère n'avait que des 2 CV dans son sac ?

— Avant son accident il connaissait quelqu'un qui en conduisait une, murmura-t-elle, et c'était la première fois qu'elle en parlait.

Ce gosse lui inspirait une grande confiance. Il n'écoutait pas pour répéter ensuite ce qu'il savait. Il engrangeait pour nourrir son propre monde secret.

— Une fille ?

— Un peu plus âgée que lui. Une femme disons.

Il regarda l'argent qu'elle lui tendait tout en expliquant que c'était sa mère qui tenait à lui exprimer sa reconnaissance. Il finit par secouer la tête, affirma qu'il ne saurait qu'en faire.

— J'aimerais vous revoir, dit-il gravement, et elle en fut émue.

— Je reviendrai, je ne peux de toute façon faire autrement. Manuel est passé par là et c'est la seule piste que nous ayons...

Juste comme elle ouvrait la porte de la maison, Astrid en sortait, quelque peu nerveuse.

— Je suis pressée, nous en reparlons plus tard.

— Tu rentres pour dîner ?

— Non, je suis invitée, excuse-moi, je suis en retard.

— Julien ?

— Je ne sais pas.

Julia resta sur le seuil à regarder la Twingo rouler vers la grille toujours grande ouverte, aux gonds certainement rouillés depuis tant d'années de négligence. Ginette avait proposé l'intervention de son mari mais Astrid avait dit que c'était sans importance, qu'ouvrir et refermer cette lourde grille était une véritable corvée autrefois.

Comme la petite voiture allait l'atteindre, le basset de Labartin apparut au bout d'une de ces laisses à enrouleur qui peuvent s'étirer sur plusieurs mètres. Et le chien resta piqué là, tournant la tête vers le véhicule qui venait vers lui.

Certaine qu'Astrid allait paniquer, Julia se mit à courir juste comme M. Labartin apparaissait. Elle pensa qu'il avait dressé le chien à rester

en attente dans le passage, le temps que lui réenroule la laisse.

L'homme commençait ses mimiques odieuses, tirant la langue, clignant du seul oeil épargné par l'explosion, mais le bruit de la course de la jeune fille le força à poursuivre son chemin. Astrid accéléra comme une folle sur la route où aucun autre véhicule ne circulait heureusement.

Julia, immobile sur le trottoir, suivit la silhouette de leur voisin qui s'éloignait sans se retourner.

Chapitre 5

— Que pense votre père de la disparition de Manuel ? demanda Ginette. Là-bas, dans son Amérique, il doit quand même se faire du souci. Ne fera-t-il pas un saut jusqu'ici ?

Lorsque quelqu'un prononçait ces mots de « père », « votre père », « ton père », Julia, interdite quelques secondes, réalisait qu'il s'agissait bien d'Arthur Herkinson, ancien mari de sa mère et remarié là-bas à Chicago. À plusieurs reprises, il les avait invités, Julien et elle, à venir passer les vacances mais ne voulant pas laisser sa mère seule avec Manuel, elle avait refusé. Julien, lui, y était déjà allé, ne voulait plus y retourner.

Elle ne sut que répondre et demanda plus tard à sa mère si elle avait téléphoné à son ex-mari.

— Il était absent. J'ai laissé un message mais il ne m'a pas rappelée.

Certaine qu'Astrid avait mal compris le fonctionnement de l'enregistreur, elle rappela, obtint la nouvelle épouse de son père, dut s'exprimer en un anglais laborieux à cause de son accent provençal. De l'autre côté de l'océan, Margaret, elle s'appelait Margaret, poussa des exclamations, assura qu'Arthur allait être informé dès que possible. Il voyageait pour sa maison de machines agricoles dans le Middle West et à l'entendre, c'était le désert de Gobi par là-bas. Bien entendu, le message de sa mère n'avait jamais été enregistré.

— Il est absent, dit-elle à Astrid, sans la préoccuper au sujet du message raté. Sa compagne va essayer de le contacter.

— Tu peux dire sa femme, son épouse. Ça ne me fait rien qu'il se soit remarié. Il n'était pas fait pour vivre en France ni avec moi.

Ce même jour, rentrant des courses, Ginette, au lieu de chercher Astrid pour lui rendre les comptes et la monnaie, retrouva Julia sous prétexte d'établir un menu pour le lendemain, mais en vint à lui avouer qu'elle était contrariée.

— J'ai rencontré cet affreux bonhomme avec son chien tout aussi affreux. Vous ne savez pas ce qu'il a fait, il a laissé le chien tirer sur cette maudite laisse avec un moulinet comme une canne à pêche et m'a ainsi barré le chemin. Il a pu s'approcher de moi et me dire des horreurs.

— Il faut le menacer de porter plainte, c'est un obsédé sexuel et d'avoir failli mourir dans cette explosion de gaz ne l'a pas calmé, bien au contraire.

— Ça, je le sais et je m'en fiche, mais il m'a presque craché au

visage que cette explosion justement ce n'était pas un accident, que quelqu'un l'avait provoquée et qu'il se doutait de qui il s'agissait. J'ai essayé de le planter là mais il s'est mis à crier et pour le faire taire, j'ai fait semblant de l'écouter.

— Il est du genre à nier sa propre responsabilité pour accuser les autres. Il ne faut pas trop y prêter attention, les voisins le connaissent bien, s'en méfient et le laissent délirer.

— Il a dit quelque chose de terrible au sujet de votre frère.

— Julien l'a un jour bousculé alors qu'il essayait de s'introduire ici, croyant notre mère seule.

— J'ai cru comprendre que ce n'était pas à Julien qu'il faisait allusion mais à Manuel. Mais je n'ai pas bien tout saisi.

— Manuel ?

— Il fait parfois le tour du quartier. Il sort par derrière, va jusqu'au chemin de terre en ouvrant le portillon et revient par la route de devant. Il passe donc obligatoirement à côté de la bicoque de ce Labartin. Quel sale type tout de même de s'en prendre à un pauvre garçon n'ayant plus sa tête. Puis... Il a osé me dire qu'il faudrait l'enfermer chez les fous au lieu de le laisser faire n'importe quoi, qu'il est dangereux. Et vous savez il me parlait à quelques centimètres et me postillonnait au visage que c'en était dégoûtant.

— Mais la clé du portillon est toujours accrochée dans le placard de la cuisine sur la droite, je ne savais pas que Manuel la prenait. Comment s'est-il souvenu qu'elle était cachée là ? Comment en a-t-il seulement eu l'idée ?

— Il a dû voir votre frère Julien la décrocher. Le premier matin où il l'a fait, j'ai vite prévenu votre maman. Elle s'est précipitée mais vous savez ce qui se passait... pardon ce qui se passe quand on veut lui reprendre quelque chose.

Julia hochait légèrement la tête. Tout le monde redoutait ses crises effroyables, révolte hurlante avec violences physiques d'un désespoir immense, puisant à la source même de son handicap. On avait alors l'impression qu'il se souvenait d'avoir été autrefois un garçon comme les autres.

— Je suppose que maman a cédé ?

— Elle l'a accompagné au portillon, l'a laissé ouvrir avec la clé. Depuis la petite fenêtre là, je l'ai vu qui n'y parvenait pas, il avait du mal à l'enfoncer dans la serrure mais elle ne l'a pas aidé et il y est parvenu. Votre maman avait peur à cause de l'usine interdite. Elle est restée sur le chemin à le regarder s'éloigner, s'est rassurée. Elle m'a même dit qu'il paraissait se souvenir de l'interdiction de pénétrer dans l'usine.

— Les ateliers, rectifia machinalement Julia. Et par la suite il a recommencé ?

— Tous les matins, excepté quand votre jumeau et vous étiez dans la maison.

— Vous savez bien, Ginette, qu'il ne nous comprend pas. Nos voix lui sont inaudibles, il les perçoit brouillées, comme un autiste. Seule maman peut capter son attention, mais une fois sur dix à peine.

— Il a le réflexe quand même de s'écarter de l'usine, des ateliers, pardon. Votre maman m'a dit qu'il marche avec précaution sur le côté gauche du chemin en regardant les vieux bâtiments en ruine avec inquiétude.

Dans le salon, Astrid aux anges écoutait du Mozart, en se faisant les ongles. Julia s'assit en face d'elle, souriant pour ne pas l'inquiéter. Il était rare qu'elle la rejoigne dans cette pièce et sa mère pouvait s'affoler de la moindre rupture dans les habitudes de chacun.

Le concerto terminé, Astrid se pencha vers elle :

— Qu'y a-t-il ?

— Je ne savais pas que Manuel fait le tour du quartier en passant par le jardin, en ouvrant le portillon et en suivant le chemin des ateliers...

— Ginette serait donc une balance ? fit Astrid, ravie de se rappeler ce terme argotique.

— C'est à cause de Labartin, murmura Julia, surveillant sur le visage délicatement maquillé la ride d'inquiétude, un frémissement de la bouche qui finissait par se pétrifier pour des heures avant de s'effacer. Elle craignait qu'un jour il ne persiste à jamais.

Mais évoquer le nom de Labartin avait souvent cet effet inattendu de réjouir sa mère, alors que le rencontrer était bien plus angoissant pour elle. Ainsi un enfant se moque du père Fouettard ou du croque-mitaine mais se paralyse à sa vue.

— Le vieux cochon libidineux.

— Il dit que quelqu'un a cherché à le tuer.

— C'est un paranoïaque, commença Astrid, désinvolte, jusqu'à ce que ses lèvres frémissent et que la fameuse ride les prolonge sur chaque joue et ne se fige.

— Mon Dieu, a-t-il osé insinuer ?

Julia ne sut que répondre, baissa la tête.

— Nous ne pouvons pas le laisser diffamer Manuel... Tout le monde sait bien qu'il n'est pas capable de faire les gestes les plus simples. Parfois il reste indécis devant une porte fermée, ne sachant plus qu'il doit en baisser la poignée si jusque-là il a toujours tourné un bouton.

— Il s'est souvenu que la clé du portillon était accrochée en hauteur dans le placard de la cuisine. Jusqu'à l'âge de huit ans nous ne pouvions l'atteindre sans monter sur un tabouret, mais depuis nous avons tous grandi et lorsqu'il a voulu la prendre, Ginette est venue

t'en prévenir.

— J'ai eu peur, tu sais comment il est dans ces cas-là.

— Finalement tu l'as accompagné et tu l'as laissé se débrouiller avec la clé.

— J'ai dû me retenir de l'aider jusqu'au bout. Il lui a bien fallu un quart d'heure avant de comprendre comment il devait enfoncer la clé dans la serrure.

Elle parut s'irriter peu à peu.

— Tu imagines ce que c'est que d'ouvrir le gaz ? D'abord la manette de sécurité puis le bouton de la cuisinière. Labartin a toujours affirmé, depuis qu'il est revenu de l'hôpital, qu'il la mettait à l'horizontale cette manette, chaque fois qu'il sortait, même pour aller jusqu'à la boîte aux lettres. Quand il veut prolonger une cuisson, il dit qu'il se sert de ses plaques électriques !

Sans s'en douter, sa mère la mettait très mal à l'aise. Comment, elle, Astrid, si peu soucieuse de tous les gestes domestiques coutumiers, si peu concernée par le maniement des appareils ménagers, pouvait-elle ainsi expliquer dans le détail comment procédait Labartin pour sécuriser sa cuisinière ? On aurait pu penser qu'elle avait répété mentalement à l'avance le fonctionnement de l'opération pour disculper Manuel.

Astrid, soupçonnant l'étonnement de sa fille, eut un petit sourire :

— Suis-je savante ! Mais si comme moi tu entendais trois fois par semaine, le temps d'un brushing, l'ouvrière de la coiffeuse se gargariser de ces détails, tu aurais fini par les retenir par-devers toi.

Astrid ne fréquentait ce salon de proximité que pour cette remise en forme, réservant le reste des soins, la coupe surtout, à un maître du centre-ville.

— Il y a diffamation et intention de nuire.

— Il a craché que la place de Manuel était... tu devines où.

— Méchanceté pure. Il a vu Manuel longer son grillage.

— Mon frère aurait-il pu entrer dans ce jardin étranger ?

— Tout à fait illégalement Labartin a fait installer un portillon ouvrant sur notre chemin, qui est privé, et nous avons tous les papiers qui le prouvent. Je peux d'ailleurs te les montrer. Ne prends pas cet air sceptique, m'accusant d'être désordonnée. Ces documents-là, je les ai toujours à portée. Quoi que tu en penses. Là, à côté, dans l'un des classeurs du bureau.

Chapitre 6

L'Américain, comme disait Julien, téléphona un soir et Astrid lui donna toutes les explications qu'il souhaitait. Il l'écouta avec attention, dit qu'il ne pouvait pour l'instant abandonner son travail car il organisait une tournée régulière de représentants dans une dizaine d'États du Middle West, mais que, dès que possible, il viendrait. En attendant, il la pria de lui donner régulièrement des nouvelles sur les recherches en cours.

Vers la fin de la communication, la conversation dérapa lorsqu'il émit quelques reproches sur la légèreté de la surveillance de Manuel. C'était une idée stupide de l'emmener en train voir un match de soccer à Marseille. Astrid lui répondit, avec une sécheresse inhabituelle chez elle, que si leur fils avait pu rester dans son établissement de soins, non seulement il n'aurait pas disparu mais il poursuivrait en ce moment ce traitement qui améliorerait beaucoup son état. L'Américain préféra alors raccrocher et Julia prépara un léger sédatif pour sa mère.

Ce soir-là, dans son lit, non seulement Astrid entoura de son bras droit le cou de Julien couché à côté d'elle, mais elle invita Julia à s'allonger sur sa gauche. La jeune fille obéit, gênée, se sentant intrusive, n'osant regarder son jumeau qui devait bouder. Au bout de quelques instants, elle se leva du lit, sans quitter la pièce. Sa mère ne parut pas s'en rendre compte et le visage de son jumeau s'épanouit.

— Manuel disait de toi que tu es vraiment sevrée et que moi je ne le suis pas, que je me complais même dans cet état d'enfance, dit-il goguenard. Tu es donc si pressée de devenir adulte ? Moi, non seulement j'appréhende ça mais en plus ça me dégoûte. Tous les adultes m'écoeurent sauf Astrid. Mais tu ne me comprends certainement pas, seule maman le peut.

Astrid eut un petit rire satisfait. Mais chez Julien il y avait toujours cette ambivalence entre Astrid-maman et Astrid-copine. Tantôt il utilisait le terme enfantin, tantôt le prénom, sans paraître même s'en rendre compte. Sa jumelle n'osait approfondir ce qu'il dissimulait d'ambigu lorsqu'il disait Astrid.

— Tu es encore mon tout-petit, susurra celle-ci, mais que deviendrions-nous si ta soeur était comme toi ? Nous avons tellement besoin tous les deux d'une personne ayant les pieds sur terre !

Du moins pour elle les rapports étaient bien déterminés, c'étaient ceux d'une mère trop tendre pour un garçon mal dans sa peau d'adolescent. En revanche, Julia détestait être ainsi rangée au niveau

des personnes raisonnables, au sens pratique bien développé.

— C'est bien la seule qui peut donner des ordres à Ginette, se moqua Julien, moi elle me rit au visage. La seule qui se moque de manger ou pas ce qu'elle prépare. Si cette brave dame savait que nous préférons nous deux bouffer fast-food, à *l'américaine*, dirait-elle, elle en ferait une dépression.

Julia, plus qu'agacée, préféra se diriger vers la porte plutôt que soutenir ce genre de discussion bêtasse.

— Tout de même, je regrette le temps où vous étiez de petits bébés. Deux jumeaux si charmants, si drôles.

— Mais je suis toujours ton bébé, et je le resterai encore tant que tu le voudras, protesta Julien qui ne trompait personne avec son air de plaisanter.

— Mais ne me jugez pas réformée, fit soudain Astrid avec sérieux, je peux encore devenir mère, avoir un autre bébé.

— Je ne veux pas être mufle, dit Julien, mais ne penses-tu pas que tu es hors limites pour ce genre de projet ? Ne vivons-nous pas dans une sorte d'harmonie ?

— Elle serait complète si Manuel réapparaissait, murmura Astrid, choquée, mais crois-tu que je vais te laisser dire que je suis trop vieille pour être maman ? Je n'ai que trente-neuf ans et depuis quelque temps les mamans sont souvent âgées de quarante ans et même plus... Ça ne vous plairait pas d'avoir un petit frère ou une petite soeur ?

Julia se retourna, amusée, mais l'expression de son jumeau ne l'était guère. Elle ressentit même la souffrance que la déclaration d'Astrid réveillait en lui, comme une vieille douleur. Parfois ressuscitait entre eux cette intercommunication de sentiments du temps où ils étaient des enfants aux pensées souvent en symbiose.

— Ce n'est plus de ton âge, dit-il avec colère, laisse donc ce soin à Julia. Elle finira bien par dégouter un copain et par nous en fabriquer un je suppose.

— Tu me le prêteras ? demanda Astrid.

Julia préféra s'en aller, détestant qu'on spéculé ainsi, même en plaisantant, sur son avenir. Elle n'avait nulle envie d'avoir un copain, de découvrir l'amour. Son seul souhait, c'était que Manuel réapparaisse. Avant sa disparition, elle désirait ardemment qu'il redevienne tel que lui-même avant son terrible accident de scooter, mais c'était une illusion stupide, alors que le retrouver avec son sac aux dix-sept petites voitures restait un vœu raisonnable.

Lorsqu'elle vit la dix-huitième 2 CV, ou la cinquante-deuxième, sur son chevet, elle eut les larmes aux yeux, ressortit pour aller à la salle de bains mais continua jusqu'à la chambre de Manuel. Elle se planta devant la commode, se trouva mesquine mais recompta toutes les miniatures. Elle recommença une deuxième fois. Il y en avait

cinquante et une.

Ce soir-là, elle éprouva le besoin de fermer ses volets malgré la chaleur. À cause de M. Labartin, pensa-t-elle, mais elle n'était pas vraiment sûre que ce sale bonhomme la préoccupât beaucoup malgré ses paroles odieuses. Lorsqu'elle joignit les volets, elle eut un regard pour les anciens ateliers. Pourquoi son frère aîné, qui jusque-là se contentait de faire quelques pas sur le trottoir devant leur maison, avait-il pensé à la clé du portillon du fond de jardin ? On pouvait expliquer cette sorte de pulsion comme un refus de rencontrer les rares piétons qui allaient et venaient le long de la route. Le chemin était désert, à l'exception de quelques personnes non informées de son caractère privé, de quelques gamins en escapade.

Elle garda le dessus-de-lit malgré la température pour éviter de grelotter. Ce que sa mère avait entendu rabâcher dans le salon de coiffure du quartier lui revenait en mémoire. La sienne était excellente, celle d'Astrid plutôt floue car elle avait le don d'éliminer tout ce qui lui paraissait superflu, même le strict nécessaire pouvait ainsi passer aux profits et pertes. Et pourtant, par extraordinaire, elle avait fait l'effort de retenir ce qui se disait au moment de son brushing. Elle avait simplement oublié de lui faire part des commentaires.

Parmi toutes ces femmes, coiffeuses et clientes, y en avait-il une pour douter de l'affirmation de Labartin ou au contraire pour abonder dans ses doutes, voire ses accusations ?

Elle se leva soudain, retourna dans la chambre de Manuel et vérifia le nombre des petites voitures l'une après l'autre. Lorsqu'il se levait, le plus souvent dans la chambre d'Astrid, le premier souci de Manuel était de venir les recompter. Il recommençait avant et après chaque repas, et avant de se coucher, voire la nuit si ce souci le sortait de son sommeil.

Chapitre 7

Sans essayer de se dissimuler, elle s'approcha du portillon en bois couturé de fil de fer barbelé, se pencha par-dessus, ne vit qu'un simple verrou rustique. Jusqu'au pavillon ancien, sans étage, avec cependant un oeil-de-boeuf sous l'angle de la toiture, le jardin lui apparut pouilleux. Non pas en friche, abandonné, mais pouilleux, avec des ordures par-ci par-là, des boîtes de conserve dont le couvercle en dents de scie mordait le vide. Elle fixa cet oculus comme si c'était vraiment un oeil, celui d'un cyclope à l'affût. Son audace découlait d'une nuit heurtée qu'elle avait fini par dompter, une fois prise la décision de venir interpeller ce voisin malfaisant. Son regard s'attacha ensuite à la fenêtre de droite d'où s'échappaient encore les traces noires de l'incendie. Il y avait eu une explosion de gaz, puis le feu. Labartin avait été projeté au-dehors, pulvérisant la fenêtre. Celle-ci avait été remplacée par une autre, de récupération certainement. On avait bâclé le ciment autour, le crépi.

Elle atteignit sans mal le verrou. Manuel, avec ses bras plus longs, n'aurait même pas eu à s'étirer. Elle avança vers la maison, appela :

— Hé, il y a quelqu'un ici ?

Impossible de dire « Monsieur Labartin », ces deux mots de politesse s'unissant en une injure ordurière à son sens. Elle continua vers la porte à la peinture défraîchie, simple porte de service semblait-il, en s'efforçant d'appeler. Et il y eut un jappement gras, celui d'un animal essoufflé par son obésité. Le basset essayait bien de jouer le chien de garde mais n'en pouvait plus et choisissait de gémir. Et la porte finit par s'entrebâiller :

— Que faites-vous ici ?

— Montrez-vous, cria-t-elle d'une voix ferme, je veux des explications.

— Vous êtes en infraction, vous pénétrez illégalement chez moi, je vais téléphoner à la police.

M. Labartin avait peur. Sa voix mal posée s'empâtait d'une frayeur d'homme traqué, ce qui réjouissait Julia. Elle n'aurait jamais pensé jubiler un jour d'affoler ainsi un adulte.

— L'infraction, c'est plutôt d'installer un portillon en toute illégalité sur un chemin privé. J'ai ici tous les documents qui prouvent que cette voie est la propriété pleine et entière de la famille Mounitier dont Mme Astrid Herkinson, née Mounitier, est l'héritière et la seule propriétaire actuelle.

Ce ton ridicule d'huissier qu'elle avait décidé d'adopter confondit l'homme qui se dérobait encore derrière sa porte.

— Je... J'ai eu l'autorisation de M. Mounitier du temps où il était encore en vie. Votre grand-père...

— Pouvez-vous le prouver ?

Labartin ouvrit lentement, silencieusement, sa porte, apparut dans un survêtement rouge et noir, les couleurs du Rugby-Club toulonnais. En était-il un supporter ? se demanda-t-elle, amusée. Mais le visage de cauchemar, comme encore carbonisé par les flammes de l'explosion, lui fit détourner les yeux.

— C'était un accord verbal, avoua-t-il, piteux.

— Que vous dites !

Sa réponse le rendit furieux et il se mit à crier des accusations qu'elle ne put comprendre tout de suite, jusqu'à ce qu'elle se rende compte qu'il faisait allusion aux ateliers en ruine.

— Moi je sais qu'ils sont remplis de matières dangereuses, des produits qui pourraient intoxiquer tout le quartier et même plus et des... cuves de liquides où un gosse pourrait tomber, se noyer... Si vous croyez que je suis dupe ? Attendez que je m'en occupe si vous osez m'attaquer sur la présence de ce portillon. Vous serez condamnés lourdement pour détention de produits dangereux. Vous croyez que je ne sais pas que votre mère est terrorisée à cette idée depuis toujours ? Bien sûr, elle n'a jamais eu assez d'argent pour faire enlever toutes ces saloperies et dépolluer le coin. L'Américain, votre père paraît-il, a juste fait placer des fils de fer barbelés qui ne pourraient empêcher quelqu'un, un clochard, un voyou, de se glisser à l'intérieur. Ah, c'est que je rirais bien alors s'il y avait accident mortel, pas vrai, et que vous soyez obligés de tout vendre pour payer les dommages, obligés de vous enfuir comme des malpropres, des rats... Si je voulais, je pourrais vous demander une rente pour garder le silence, et puis, il y a eu l'explosion parce que votre frère, le débile mental, est entré chez moi ouvrir le gaz... ça je le sais, j'en ai la preuve.

— Et c'est pourquoi vous l'avez fait disparaître ? lança-t-elle.

Il s'arrêta net de crier, la regarda fixement, la bouche ouverte. Une bouche qui n'en était plus une mais faisait penser à l'appareil suceur d'une sangsue. Et les yeux eux-mêmes cerclés d'un cerne blanchâtre ne donnaient qu'un regard visqueux, comme purulent.

— Il serait tombé du train.

— Il est descendu par erreur et je suis certaine qu'il a su revenir à pied jusqu'ici. Il est entré chez vous comme il l'avait fait à plusieurs reprises, ayant certainement perdu un de ses modèles réduits depuis plusieurs jours, et c'est dans ce chemin, notre chemin je vous le rappelle, que la petite voiture aurait glissé hors de son sac. Ces miniatures sont l'unique préoccupation de son existence actuelle. Il en

oublie tout, ne supporte pas qu'une seule manque.

Elle choisit de ne pas lui dire que le petit sac bâillait le plus souvent, Manuel ne sachant pas très bien le refermer, s'embrouillant avec les doubles cordons.

— Vous l'avez ramassée avant lui, il vous a vu et vous le torturiez en la lui montrant furtivement depuis votre porte ou votre fenêtre.

— Vous êtes aussi folle que lui, murmura Labartin.

— Vous n'avez pas le droit de dire que mon frère est fou. C'est de la diffamation.

— Mais vous-même avez l'esprit mal placé de m'accuser ainsi. Comment avez-vous pu imaginer... La vérité est simple et vous ne voulez pas en convenir. Votre frère a ouvert le gaz chez moi et lorsqu'il s'est rendu compte de la souffrance qu'il m'avait causée, il a préféré disparaître. Il se cache parce qu'il a peur qu'on ne l'accuse, la voilà l'explication de sa fameuse disparition. Il lui reste assez d'esprit pour comprendre qu'il a commis un acte très grave et il culpabilise.

— J'irai à la police et je leur ferai part de mes soupçons, cria-t-elle, indignée.

Comme un enfant, il eut ce geste dérisoire de protection contre les coups, celui de lever le coude droit à hauteur de son visage dévasté. Il était vraiment pitoyable, donnait envie de le gifler ou de lui tourner le dos. Elle crut même qu'il reniflait de frayeur.

— Non attendez... Je n'ai plus jamais revu votre frère, juste votre jumeau, je vous en donne ma parole... La petite voiture n'était pas dans le chemin, mais dans ce jardin et bien visible depuis le portillon. Je ne mens pas. Je ne sais qui a fait ça mais on ne l'avait pas jetée chez moi pour s'en débarrasser, mais placée là bien en évidence. Vous savez, il y a plein de voyous et de gens bizarres qui passent sur ce chemin. Je ne sais si depuis votre belle maison vous vous en rendez compte, mais ces gens-là ne se soucient pas de savoir si c'est privé ou pas. D'ailleurs, pour ceux qui habitent dans le vallon là-bas, c'est un raccourci pour rejoindre l'arrêt du car. Oh, ils ne se pavanent pas, se cachent même quand ils passent devant votre grillage, profitent de la haie qui n'a pas été taillée depuis des années et qui atteint plus que les deux mètres réglementaires. Je pense même qu'elle en fait au moins trois...

— Donc vous aussi vous vous permettez d'emprunter ce chemin privé. Mais que comptiez-vous en faire de cette miniature ? L'auriez-vous laissé entrer chez vous pour qu'il la reprenne et ne vous ennuie plus par la suite ?

— Je l'ai vu debout au portillon et je n'ai pas compris ce qu'il me voulait. Je dois vous dire que je me suis même mis en colère. Déjà avant je n'aimais pas qu'on me regarde comme si j'étais difforme, et avec cette explosion, c'est encore pire pour moi, avec la gueule que

j'ai. C'est parce qu'il ne s'en allait pas que j'ai découvert la miniature exposée sur un aggro de ciment. Non seulement on y avait placé la 2 CV mais il avait fallu déplacer cet aggro. Regardez à votre droite, vous en verrez encore l'emplacement dans la terre molle où il s'était enfoncé avec les pluies. J'ai pensé au début que c'était lui qui avait ainsi dressé une sorte de monument à son jouet, un piédestal, mais j'ai compris qu'il n'aurait jamais pu soulever l'agglo. Je l'ai enlevé du milieu du jardin et emporté la voiturette chez moi.

— Je ne vous crois pas.

— Je l'ai placée sur le rebord de la fenêtre, murmura Labartin.

— Il est grand mais il n'aurait jamais pu l'atteindre. C'est bien ce que je pensais, vous avez imaginé pour lui un jeu bien cruel.

— Je voulais qu'il vienne me demander poliment son jouet, murmura l'homme avec une sorte de tristesse. En réalité j'avais envie qu'il vienne chez moi. Parce que... Bon, c'est sûr que vous ne me croirez pas, mais lui aussi c'est un déshérité... Comme moi. Il m'a semblé... Et puis, pensez ce que vous voudrez, mais je ne lui ai fait aucun mal et je ne l'ai pas torturé mentalement avec cette saloperie de petite voiture.

— Vous avez hurlé à notre femme de ménage que c'était lui qui avait ouvert le gaz.

— Je le pense. Je ne fermais plus cette porte-là. Pour qu'il entre, s'il le voulait. Je suis sorti promener Mickey et je n'y ai plus pensé. Je suis revenu et dans la cuisine, à cause du temps couvert, j'ai allumé le néon au-dessus de la cuisinière et tout a pété. Il a fait ça sans penser à mal.

— Vous êtes resté des mois à Marseille au service des grands brûlés, puis en établissement de rééducation ?

— Pendant ce temps, les pompiers avaient cloué des planches à ma fenêtre et c'est au retour que j'ai fait mettre une fenêtre d'occasion. J'ai fouillé dans les décombres avec soin, mais je n'ai pas retrouvé la petite voiture. Je persiste à penser qu'il est entré pour la reprendre et qu'il a ouvert le gaz.

— On raconte dans le quartier que chez vous il fallait effectuer deux manoeuvres pour le faire.

— Ouvrir la manette principale, tourner le bouton de la cuisinière, oui. Je l'ai expliqué souvent. Déjà aux enquêteurs...

— Manuel ne pouvait pas accomplir successivement deux gestes différents. Soulever la manette, tourner un bouton. Pour y parvenir, il aurait dû réfléchir plusieurs jours durant.

— Je ne sors jamais sans fermer mon gaz, s'entêta Labartin.

— Oui, mais vous oubliez de fermer une porte.

— Volontairement.

— Je ne crois pas que vous ayez éprouvé pour Manuel ce que vous

dites, une sorte d'affection. Vous n'êtes même pas capable d'éprouver de la pitié.

— Comme vous voudrez, murmura Labartin. Maintenant sortez de chez moi, fichez-moi la paix.

Il claqua la porte.

Elle attendit quelques minutes, regardant autour d'elle, l'agglo, plus loin le creux dans la terre meuble d'où on l'avait extrait. Elle recula sans lâcher la maisonnette du regard.

Elle passa le portillon, se pencha pour remettre le verrou en place, se demandant si Labartin l'avait maintenu ouvert pour permettre à son frère aîné de pénétrer facilement chez lui. L'homme avait quelque peu écorché son ressentiment d'un soupçon de compassion.

Chapitre 8

— Il revenait tout sale avec des traces de suie, de plâtre et le visage noir, de plus il empestait la fumée, je me suis quand même inquiétée et lorsqu'il est parti faire sa promenade comme tous les matins, je l'ai suivi aussi discrètement que possible, mais tu sais qu'il marche sans jamais se retourner, d'une façon un peu raide, automatique. À ma grande surprise, il est entré dans le jardin de ce sale Labartin et lorsque je me suis approchée, au risque d'être vue, il fouillait dans les décombres sans se soucier d'être surpris. Les pompiers avaient barricadé la fenêtre avec des planches entrecroisées et fixé une bâche bleue. Ils avaient rassemblé tous les débris en un seul tas dans lequel Manuel fouillait. C'est pourquoi il se salissait et empestait la suie et la fumée. Pas un seul instant je n'ai pensé qu'il pouvait avoir perdu une de ses miniatures. Tu me l'apprends.

— Il avait donc ouvert le verrou du portillon ?

— Je n'y ai pas prêté attention.

Elles se trouvaient dans le bureau toutes les deux alors que Ginette passait l'aspirateur dans l'escalier.

— Je n'aurais jamais ton courage pour affronter ce sale bonhomme. Comment as-tu pu ? Il empeste l'urine, non ?

— Je crois que nous fantasmons beaucoup sur le personnage qu'il nous présente mais que dans le fond c'est un pauvre homme, solitaire et peut-être même désespéré.

— Est-ce une raison pour harceler les femmes de propositions obscènes ? Comme si toutes étaient des prostituées ?

— Pas toutes les femmes. Nous deux surtout.

— Ginette s'en plaint aussi.

— Parce qu'elle travaille chez nous.

— Tu pensais vraiment qu'il pouvait séquestrer Manuel ?

— Je ne sais plus. Je ne peux justifier ma démarche. S'il n'avait pas accusé Manuel d'avoir ouvert le gaz, je ne serais jamais allée le trouver.

— Peut-il nous créer des ennuis ?

— À cause des ateliers ?

Astrid ferma les yeux, balança sa jolie tête. Son cou était merveilleusement élégant. Elle avait quelque chose de la grâce de cette princesse suédoise, reine des Belges, dont la mort accidentelle avait bouleversé le monde entier avant la Seconde Guerre mondiale, à l'instar de celle de Diana ensuite. La grand-mère paternelle de sa

mère, belge d'origine, avait voulu que le bébé porte ce prénom. Elle vouait à la disparue un culte fervent, avait constitué tout un mémorial privé avec des photographies, des articles et même un bout de film des actualités de l'époque, impossible à projeter sans l'appareil ancien. Petite fille, Julia en visionnait chaque image en les plaçant devant une lampe, pour admirer la princesse, oubliant qu'elle était devenue reine. Dans les contes, les reines étaient souvent méchantes et maltrahaient les innocentes princesses. Et dans ces clichés usés, où il semblait pleuvoir constamment, elle se persuadait que c'était sa mère Astrid qu'elle voyait.

— Maman il faut un jour ou l'autre aborder cette histoire. Tu refuses d'en parler mais Labartin affirme que les ateliers sont remplis de produits dangereux qui mettraient en danger tout le quartier. Tu nous as toujours interdit d'aller là-bas sans jamais nous expliquer pourquoi ? Lorsque Zoup a disparu, je voulais aller y fouiller. Tu m'as accompagnée jusqu'au portail puis tu m'as retenue. Je me souviens que tu avais peur, tu tremblais de la tête aux pieds. J'ai pleuré toute la nuit, certaine que Zoup était à l'intérieur, incapable de bouger et même d'aboyer. Mais je n'ai pas osé y aller toute seule et encore aujourd'hui, lorsque j'y pense, je ne suis pas très fière de moi.

Astrid, les yeux clos, secouait sa tête renversée en arrière.

— Maman, tu ne peux continuer ainsi, refuser qu'on évoque ces bâtiments qui t'appartiennent.

Sans ouvrir les yeux, Astrid chuchota :

— Quand... quand ton grand-père est mort, les lois sur les produits dangereux dans les entreprises étaient moins strictes. On pouvait même les déposer dans des décharges publiques, aussi j'ai pensé que nous pouvions en toute légalité laisser les choses en l'état. L'argent, tu comprends, l'argent manquait. La succession ne nous avait laissé que ces ateliers fermés et cette maison.

— Papa a accepté cette situation ?

— Il aurait fallu beaucoup d'argent. Il n'était riche que de son gros salaire mais nous dépensions beaucoup. Souviens-toi de notre train de vie alors, de nos voitures, de la nounou...

— Elle voulait qu'on l'appelle *nurse*.

— Et aussi une employée à temps complet, et puis Monique. Monique, la dernière à rester dans la maison par la suite, la seule que je pouvais payer.

— Pas d'explosifs ? Des produits à base de chlore ?

— Des acides, des bonbonnes non paillées mais encagées dans des caisses de protection tellement ce qu'elles contenaient était dangereux, puis des bidons qui rouillent certainement, suintent. Le plastique est arrivé trop tard pour ton grand-père, bien trop tard. Il n'avait plus le moral, laissait tout aller.

— Mais que faisait-on dans ces ateliers avec de tels produits ?

— Je n'ai jamais bien su. Papa ne voulait pas que je me hasarde dans certaines zones, disait que la moindre éclaboussure pouvait me faire un mal atroce. Les ouvriers portaient des combinaisons spéciales, des gants et quelquefois des masques qui me terrorisaient. On travaillait pour des industriels, pour l'Arsenal aussi, c'est ensuite qu'il a été forcé d'accepter une clientèle d'artisans pour commencer et enfin celle de particuliers... Ce fut une dégringolade avec des paliers successifs qui apparaissaient à mon père, rassuré, comme des planches de salut mais n'étaient que des planches savonnées, si j'ose dire.

— Tu travaillais comme secrétaire ?

Astrid redressa sa tête, souriant franchement, et prit la main de sa fille entre les siennes.

— Tu es gentille, si indulgente. Une secrétaire moi ? Je tapotais à la machine, je me baladais dans ma décapotable pour porter des papiers par-ci par-là, je prenais mon temps et je figurais sur la liste des employés avec un joli salaire. Papa était si tendre avec moi, son unique enfant, tu imagines. Je tiens de lui. Maman était plus attentive, lucide, elle voyait venir la catastrophe. Elle voulait tout vendre à une époque, alors qu'elle savait qu'elle allait mourir et souhaitait que la situation soit plus nette lorsqu'elle ne serait plus là.

Julia n'avait que l'image de son grand-père en mémoire, un tendre grand-père qui voulait qu'on lui dise *papé* à la provençale et non ce détestable *papy*. Comme Astrid, il savait ouater les siens d'une tendresse délicate et exquise.

— Lui et moi, maintenant Julien, sommes des vaincus d'avance, des vaincus charmants, inoffensifs, mais des vaincus.

Inoffensifs ? Vraiment ?

Chapitre 9

Parce que sa mère se lassait très vite de tout et de rien, ne résistait pas à la contestation, finissait toujours par céder, elle obtint les clés des ateliers. Tout un trousseau qu'Astrid lui montra à l'intérieur d'un tiroir du bureau fermant à clé :

— Les voilà tes clés, mais je t'en supplie, ne va pas là-bas. On n'y a plus mis les pieds depuis quinze ans au moins.

Parce que sa mère n'aurait pas osé le saisir, Julia s'empara du trousseau, éprouva tout de même une certaine répugnance à son contact, une démangeaison imaginaire.

— Je ne peux pas t'accompagner. Tu devrais demander à Julien. Je ne comprendrai jamais la raison de ta curiosité. Tu ne penses quand même pas que Manuel aurait pu effectuer à pied le trajet depuis Bandol, en pleine nuit, et ensuite trouver refuge dans ces ateliers ? Te rends-tu compte de tout ce que cette détermination impliquait ? Une fois sur les quais de cette gare inconnue pour lui, il aurait donc d'instinct su où il se trouvait, su que Toulon était vers l'est, à une vingtaine de kilomètres ? Ce que ce sale bonhomme de Labartin a insinué, cette stupide prise de conscience, de culpabilité chez Manuel ne tient pas debout, et tu ne devrais pas en tenir compte.

— Maman, il y a Manuel mais aussi ces ateliers, là derrière chez nous, des ateliers remplis de produits dangereux. Je veux me faire une idée. Je ne vais pas prendre de risque. Je vais jeter un coup d'oeil, faire une sorte d'inventaire. En sachant quelle menace ils représentent pour tout ce quartier, comment continuer à vivre sans nous en soucier ?

Continuer à vivre comme le faisaient Astrid et Julien, dans une insouciance qui rejetait tout ce qui pouvait gêner leur goût pour le douillet, les faux-semblants, la croyance en une famille unie, l'ignorance des difficultés dues au manque d'argent ?

— Voudrais-tu remplacer Manuel ? Le Manuel d'avant ? fit Astrid, songeuse. Il commençait de montrer de la rigueur juste avant son accident, il ne supportait pas certaines choses, ce qu'il appelait nos défaillances.

— Le désordre, le manque de cohésion, je sais, mais je n'ai pas cette prétention.

Elle les envoyait de pouvoir rester des heures à regarder la télé où à jouer aux cartes, au Scrabble, au poker même, Julien ayant initié sa mère à ce jeu de bluff. Ils se chuchotaient des confidences stupides. Ils

riaient aux éclats, se moquaient des programmes de télévision quels qu'ils soient, mais la regardaient jusqu'à minuit. Ils se séparaient sur un baiser trompeur, tous les deux le savaient. Julien montait jusqu'à sa chambre, en ouvrait la porte, se montrait dans l'incapacité d'aller plus loin. Il redescendait et quand Astrid ressortait de sa salle de bains, il était déjà couché dans son lit.

— Voyons Julien, tu n'es pas raisonnable. Tu te comportes comme un tout petit enfant, disait-elle à voix haute pour laisser croire qu'elle le désapprouvait.

— Là-haut je ne dormirai pas, je n'aime pas dormir seul, il me semble que des monstres m'y attendent, répondait Julien, et tous deux retenaient leurs rires sûrement.

C'était leur leitmotiv et Astrid parachevait cette comédie d'un soupir faussement résigné. Combien de fois Manuel et Julia avaient-ils assisté à cette mise en scène du soir. Ils ne s'en amusaient pas, n'osaient même plus en discuter.

Lorsque Astrid annonçait qu'elle sortait, Julien prenait son visage de gosse boudeur. Il essayait de l'attendre dans le salon, finissait par se coucher dans son lit, faisait semblant de dormir quand elle se décidait à rentrer. Il soupçonnait une aventure amoureuse mais tout aussi paresseux, velléitaire que sa mère, il ne trouvait pas, malgré sa jalousie vindicative, assez de courage pour vérifier l'existence d'un amant.

— C'est un homme qu'elle rencontre quand elle sort ainsi et ne rentre que dans la nuit, parfois même au petit matin. Tu crois que je suis stupide ? Même si elle passe à la salle de bains avant de se coucher, je ne suis pas dupe. Elle a du mal à calmer son trouble, brûle de fièvre.

— Tu délirés, mon pauvre vieux.

— Je la flaire, elle n'a pas la même odeur, paraît même avoir perdu son merveilleux parfum, de s'être frottée... Je t'assure qu'elle me fait penser à une pute qui finit par se coucher une fois sa nuit de travail terminée.

— Je te défends de parler ainsi. Dors dans ta chambre une bonne fois pour toutes et laisse-la respirer, fous-lui la paix, avait hurlé un jour Julia, excédée par tant de mauvaise foi. Elle fait ce qu'elle veut. Nous n'avons aucun droit sur elle, elle est divorcée et libre !

— Elle détruit une harmonie, avait-il alors affirmé, vraiment choqué.

Malheureux.

— Tu parles d'une harmonie, juste votre petite routine habituelle, vos ronrons stupides, vos commérages de concierges. Et parce qu'elle sort seule sans te dire où elle va une à deux fois par semaine tu en fais tout un drame ? Tu sais que ce n'est pas sain tout ça ?

Lorsque Manuel, revenu de son établissement spécialisé, eut des cauchemars épouvantables, Julia essaya de s'allonger à côté de lui pour l'apaiser, mais comme il la repoussait, elle s'installait sur les tomettes dans un sac de couchage. Lorsqu'elle se rendormait malgré l'inconfort de sa position, il descendait retrouver sa mère. Julien devait céder la place, remonter chez lui, titubant de sommeil et de rage, ne desserrait pas les dents le lendemain. Il y avait déjà eu Zoup, le chien amputé d'une patte, et puis, à présent, son frère handicapé mental, pour le priver de son droit.

— Bienheureux les infirmes qui ont désormais tous les privilèges, avait-il osé grommeler.

Bouleversée, Julia n'avait pas trouvé les mots pour protester...

Au moment d'ouvrir le portillon donnant sur le chemin privé, elle entendit un bruit de pas, des paroles à voix basse et préféra ne pas se montrer. Elle vit passer une femme qui tirait par la main deux enfants, répétant avec lassitude qu'ils allaient arriver en retard. N'étaient-ce pas eux qui auraient dû se cacher et non elle ? Elle ouvrit le portillon, les regarda s'éloigner. Labartin disait vrai, des gens passaient là et pourquoi certains se seraient-ils abstenus d'aller voir ce que ces vieilles ruines d'atelier pouvaient receler comme matériel encore en état ?

Les toits en dents de scie – il y en avait six avec verrière – paraissaient intacts mais en réalité toute la partie vitrée avait été cassée ou s'était effondrée, les cadres en fer dévorés par la rouille.

Elle aurait voulu éviter de lier la disparition de Manuel à la présence inquiétante de ces anciens ateliers mais n'y parvenait pas. Astrid pensait juste lorsqu'elle disait que jamais son frère aîné n'aurait pu s'orienter en descendant du train à Bandol.

Comment imaginer qu'il serait revenu à Toulon en choisissant la bonne direction, le long d'une route, de sa démarche saccadée bonne à le faire remarquer très vite, même en pleine nuit. À moins que les automobilistes le dépassant n'estiment qu'il s'agissait d'un ivrogne. N'y en aurait-il pas eu un pour signaler sa présence dangereuse ? Avec l'usage immodéré des portables et au nom d'un sens civique qui tendait à servir d'alibi à un goût certain pour la délation, l'alerte aurait été vite donnée.

Durant l'Occupation, pensa-t-elle en traversant le chemin, c'étaient des milliers de lettres anonymes qui inondaient les Kommandanturs. Aujourd'hui, les appels téléphoniques, les e-mails, les SMS, les textos décuplèrent les dénonciations.

Son appréhension cherchait un dérivatif à son angoisse, refusant l'explication la plus apparente pour s'énervier ainsi de suppositions. L'accès était barricadé par une grande grille zébrée de barbelés, mais la clé tourna sans trouver de résistance. Elle la retira et une goutte

d'huile graissa ses doigts. Elle la frotta entre pouce et index, interdite, remit la clé pour refermer à jamais et se réfugier dans la maison-cocon, mais elle se domina, poussa le battant qui, lui, grinça. On n'avait dégrippé que la serrure, certainement quelque chapardeur à la recherche d'un butin quelconque. Elle aurait dû demander à sa mère si les machines avaient été vendues ou envoyées à la casse, mais quelles machines au fait ?

Elle trouva une trouée dans les ronces, les buissons exubérants de pittosporum qui formaient barrage, fut devant l'entrée principale tout au bout des six constructions. À la quatrième clé, la serrure joua avec la même aisance sans qu'elle puisse cette fois détecter trace d'un graissage.

Ayant l'impression d'être observée, elle se retourna mais ne vit personne, n'hésita plus à pousser le portail, que celui qui l'épiait ne soupçonne pas sa peur.

Mais que signifiaient ces grands rideaux qui, sous l'effet du courant d'air créé par elle, secouaient leur poussière ?

Chapitre 10

— Non, je n'ai pas vu votre mère, affirma Ginette qui préparait des farcis.

Julia pensa que les deux autres aimeraient ça et que pour une fois la cuisine provençale serait appréciée.

— Il me semble qu'elle m'a dit qu'elle était fatiguée mais je ne crois pas qu'elle soit dans sa chambre.

Le rez-de-chaussée fouillé, Julia visita toutes les chambres en commençant par celle de Manuel, puis chez Julien, celles d'amis et enfin la sienne. Astrid était allongée sur son lit, une serviette mouillée sur le front, l'air quelque peu égaré.

— Si tu savais comme j'ai eu peur quand tu as disparu à l'intérieur. J'ai eu l'impression qu'il y avait quelqu'un de caché dans les broussailles.

Inutile d'ajouter son propre doute à celui de sa mère.

— Comment as-tu osé entrer ?

— J'ai cru qu'il y avait de grands rideaux gris, c'étaient les plus grandes toiles d'araignées jamais vues de ma vie. Et le remous de l'air a fait neiger une poussière épaisse. J'ai dû attendre un moment qu'elle cesse de tomber.

— Beaucoup de poussière ? Donc personne n'est jamais entré là-bas comme je le redoutais.

Il y avait des traces de pas cependant, et ceux qui hantaient les ateliers utilisaient une autre entrée donnant sur l'arrière.

— Tu as regardé où tu mettais les pieds... À cause des liquides... Des fûts rouillés qui suintent...

— Je n'ai rien vu de tel mais je pense qu'il y a des écoulements quelque part. D'abord à cause de l'air corrosif. J'avais des larmes aux yeux quand je me suis approchée de certains recoins. Il y avait aussi un bruit de gouttes tombant dans une flaque. J'ai pensé que ce n'était peut-être pas du chlore, ce qui m'a rassurée.

— J'étais mourante et Ginette s'en est rendu compte. Pour éviter ses questions, j'ai préféré venir chez toi, pour te surveiller de la fenêtre. Mais je me suis sentie mal, j'ai mouillé cette serviette et je me suis étendue sur ton lit.

— Je ne regrette pas ma visite, dit Julia. Je ne suis pas vraiment rassurée mais c'est moins catastrophique que ce que je craignais. Vous avez vendu du matériel ? Il n'y a pas grand-chose. J'ai visité trois des ateliers sur six mais j'ai été bloquée par un tas de décombres, une

verrière et des machins ondulés tombés du toit.

— Des canalites.

— Faites de ciment et surtout d'amiante interdite aujourd'hui. Il faudrait tout décontaminer et je suis étonnée que les services municipaux ne nous aient jamais mis en demeure de le faire.

— Ne me dis rien de tel, gémit Astrid. Tu crois que je n'appréhende pas une telle catastrophe depuis toujours ?

— J'ai vu que dans l'atelier où je n'ai pas osé aller, il me faudrait mettre des bottes en caoutchouc pour passer ce tas de décombres avec pas mal de verre cassé, oui, j'ai aperçu comme un bâti en ciment, une construction qui dépasse le sol d'une vingtaine de centimètres, recouverte de grosses planches. Un peu comme des trappes car j'ai distingué des gonds, des verrous. J'ai vu aussi les bureaux, certains ont encore des vitrages martelés, c'était là que tu travaillais quand tu étais secrétaire ?

Astrid s'assit et ôta la serviette de son front :

— Si je le pouvais, je boirais bien un grand verre de cognac pour me calmer.

— Tu veux que j'aille t'en chercher ? Un sédatif ?

— Non, il vaut mieux que je m'abstienne. Les bureaux ? Oui, le mien était à côté de la réception. C'était un bonhomme qui était à l'accueil, le père Boutier, il était charmant, il préparait de grandes cafetières pour tout le monde, il n'y avait pas de distributeurs comme aujourd'hui et à moi il m'apportait une théière. Papa était un patron acceptable et tout le monde paraissait se plaire dans les ateliers.

Voyant sa fille sourire, elle soupira :

— Tu as raison, je me fais toujours des illusions, je voudrais que le monde entier, du moins notre entourage, nous soit toujours favorable. Mais j'étais heureuse, tu sais. Je n'aurais pas voulu faire autre chose à cette époque-là. J'étais la petite fille gâtée.

— Au sujet des machines... Les avez-vous vendues ?

— Elles doivent toutes se trouver dans la partie à laquelle tu n'as pas pu accéder. Un endroit où papa ne voulait pas que j'aille. Je restais donc dans les bureaux et la réception pour ne pas le contrarier. Je sais qu'on utilisait des tas de matières dangereuses pour le décapage des métaux et des pièces d'usine, surtout celles qui venaient de l'Arsenal. Un jour, je me souviens, des plongeurs archéologues nous ont apporté l'ancre d'un vaisseau du XVIII^e siècle coulé entre Toulon et Porquerolles. Un machin énorme, si tu avais vu ça, tout enrobé de calcaire, de coquillages et de rouille. Les ouvriers l'ont entièrement nettoyée, comme neuve et papa n'a pas voulu que les chercheurs payent le travail.

— Vous faisiez du décapage donc ?

— Oui. Quand les affaires ont mal tourné, on décapait des meubles

pour les brocanteurs et les antiquaires, et même plus tard des meubles, des volets pour les particuliers. Du travail qui ne rapportait pas beaucoup. Et puis, il y a eu un accident épouvantable.

Elle reprit nerveusement la serviette mouillée pour la serrer dans ses mains. De l'eau s'en échappa.

— Un apprenti est tombé dans la cuve du décapant... Ce fut épouvantable. Peu après on a fermé les ateliers...

Julia avait trouvé dans le grenier des journaux de l'époque relatant l'horrible accident et découvert l'origine de la terreur que ces ateliers inspiraient à sa mère.

Chapitre 11

Elle rentra du lycée vers trois heures, ne vit pas la Twingo, dut user de sa clé, alla boire dans la cuisine quand le téléphone sonna. Elle emporta son verre jusqu'au hall, décrocha et lorsqu'elle reconnut la voix écarta vivement le combiné, de crainte qu'il ne frôle son oreille et sa joue.

— Je viens de vous voir passer en scooter et justement j'avais quelque chose à vous dire.

— Avons-nous l'un et l'autre envie de papoter ?

— Ah, l'ironie grande classe, hein ? Je réfléchis depuis notre rencontre. Je crois que l'on a voulu impliquer votre frère aîné, Manuel, dans cette explosion de gaz qui m'a défiguré pour la vie. Non, écoutez-moi jusqu'au bout... Cet attentat...

Attentat ! Allait-il ensuite parler de terroristes ?

— Enfin, ce crime a été minutieusement préparé pour laisser croire que le coupable n'était autre que ce pauvre garçon. Tout ça, la petite voiture exposée sur l'agglomération en plein dans mon jardin, l'obstination de votre frère à vouloir la récupérer... Il a réussi à rentrer seul, je vous assure. Par la suite, c'est vrai que j'ai laissé le portillon ouvert, mais la première fois il a su manoeuvrer le loquet.

Au fur et à mesure qu'il parlait, un peu haletant, peut-être simplement asthmatique, elle découvrait qu'elle se répétait la même chose depuis qu'elle avait affronté Labartin.

— On voulait me faire sauter, laisser planer un doute sur Manuel.

Même si elle le rejoignait dans son hypothèse, elle n'acceptait pas qu'il use aussi familièrement du prénom de son frère.

— Et peut-être a-t-on en même temps voulu le culpabiliser, d'où sa disparition. Il a choisi de fuir, de se cacher.

— Il aurait attendu des mois pour réaliser la gravité de cet acte, à condition encore qu'il en fût capable ?

— Lorsqu'il m'a vu avec la gueule de monstre qui est désormais la mienne, il a dû avoir un choc.

— Manuel ne prête aucune attention au physique des gens. Il ne fixe jamais, baisse la plupart du temps les yeux et moi-même je n'arrive presque jamais à accrocher son regard.

— Ce n'est pas lui le coupable et je sais qui a voulu me tuer.

— Vous n'avez pas que des amis, monsieur Labartin. Vous agressez les femmes avec vos invites scandaleuses.

— Ce serait une dame qui aurait voulu me faire sauter parce que je

voulais lui rendre la pareille, ne put s'empêcher de ricaner Labartin.

— Si vous persistez dans le grivois, je raccroche.

— Vous pensiez à un mari mécontent, un amant, un copain ?

— Peut-être bien.

— Ou quelqu'un d'autre, par exemple un fils à sa maman, un petit con qui voudrait encore être le petit bébé cajolé ? Et qui m'a pris pour le vilain suborneur qui pouvait très bien lui voler sa place ?

Elle raccrocha violemment, le regretta aussitôt. Ce sale bonhomme avait le don de farfouiller en elle avec ses propos accusateurs, d'éveiller ces interrogations répugnantes qu'elle avait repoussées à plusieurs reprises, désespérée.

La sonnerie reprit et ne cesserait pas. Elle aurait dû laisser décroché, au risque d'inquiéter Astrid qui appelait sans cesse depuis son portable quand elle vagabondait au-dehors.

— Monsieur Labartin, vous me harcelez et je peux déposer une plainte.

— Vous me menacez sans cesse de la police, mais si je rédigeais mes propres réflexions sur cette affaire et que je les envoie au procureur de la République ?

— Eh bien, faites donc et fichez-moi la paix !

— Attendez...

Elle regardait son verre de jus de pamplemousse sur la tablette du téléphone, en trouvait soudain la couleur écoeurante.

— Mon ennemi, mon ennemi mortel, je n'hésite pas à le baptiser ainsi, se débarrassait de moi et surtout aussi de votre frère. Il y a des gens qui font le vide autour d'eux pour posséder un bien, voire l'affection d'un être humain. Il y a des femmes possessives, des mères possessives, mais aussi des hommes capables d'éliminer tous leurs rivaux éventuels, que ce soit en affaires ou en amour. Dans le quartier on évoque encore ce jeune garçon, il n'avait pas dix ans à l'époque, qui détestait que son père partage la vie de sa mère, son lit, et qui aurait manœuvré pour faire divorcer ses parents et profiter pleinement de l'affection de sa mère. En chuchotant à l'un comme à l'autre des histoires d'adultère par exemple.

Elle porta la main à sa bouche mais n'eut qu'un hoquet avec relent du repas de la cafétéria.

— Vous n'avez jamais entendu parler de cette histoire, mademoiselle Herkinson ?

Elle déglutit, réussit à lancer d'une voix rauque :

— Oh, des histoires il en court quelques-unes. Il y a aussi celle de ce voisin surpris par la police, il y a déjà pas mal de temps, dans le petit jardin de la ville, proche d'un hôpital, où se retrouveraient, à la nuit tombée, des hommes en quête d'aventures avec d'autres hommes ?

Aussitôt elle se détesta d'avoir ramassé dans la fange cette rumeur fétide.

— Justement, murmura Labartin, justement. Ne cherchait-on pas à me faire commettre quelque imprudence avec cette mascarade de modèle réduit placé dans mon jardin ?

Cette fois elle raccrocha, s'enfuit à l'autre bout de la maison, sortit dans le jardin, se cassa en deux mais ne put vomir. Il lui semblait entendre le téléphone sonner interminablement. Elle réalisa que le son était dans son oreille droite comme une rémanence insidieuse.

— Une bave écoeurante, murmura-t-elle, voilà ce que cet individu a laissé couler avec ses sous-entendus.

Elle s'assit sur le vieux banc en fonte récupéré chez un brocanteur par son grand-père. Elle y avait passé des instants réconfortants quand le vieil homme vivait encore. Une déception, une gronderie, un chagrin la faisaient accourir le temps d'un câlin pour repartir comme neuve, lavée de tous ses tracas. Et la vieille magie trouva encore quelque force pour la calmer, dissiper sa nausée, la rendre lucide, peut-être clairvoyante.

Lorsque les talons hauts de sa mère malmenèrent le gravier en même temps que ses pieds, Julia la regarda bouche bée.

— Que veux-tu, j'ai trouvé comme un désordre dans l'atmosphère de la maison et pas seulement à cause d'un téléphone mal raccroché, d'un jus de pamplemousse oublié ou de portes grandes ouvertes. Et j'ai eu l'image de mon père consolant une petite fille en pleurs sur ce même banc.

Elle s'assit, prit la main de Julia dans les siennes :

— C'était la police, au sujet de Manuel ? Ils l'ont retrouvé... mort ?

— Non. Labartin.

— Bah, il ne mérite aucun chagrin, aucune détresse.

— Il injecte son venin tout de même.

— Juste des propos graveleux.

— Non, des sous-entendus accusateurs. Il rappelle de vieilles et sales rumeurs, usant de paraboles en quelque sorte et c'est encore plus efficace. Oui, d'une efficacité effroyable.

— Hypocrite aussi, comme un sermon qui d'emblée n'ose pas trop accabler les pécheurs, pour mieux ensuite les foudroyer. Si on allait se faire du thé ? J'ai rapporté des douceurs pour l'accompagner. Paraît-il que je dois manger plus que je ne le fais ! Pourtant je me trouve dodue en certains endroits.

— Moelleuse plutôt, murmura Julia.

— Peut-être vais-je accepter la cuisine de Ginette et ne plus la fourrer dans ces sacs plastiques que nous dispersons dans d'autres poubelles que la nôtre, pour qu'elle ne se doute de rien. Sommes-nous assez soucieux de ne pas la blesser pour nous imposer cette corvée

quotidienne, crois-tu ?

— Qui t'a conseillé de manger plus ?

Astrid la tirait par la main, l'obligeait à quitter ce banc dont la fonte écaillée paraissait diffuser une douce tiédeur. Le jardin, dans son fouillis de manque d'entretien, la retenait, promettait la sérénité alors que dans la maison persisteraient des échos écoeurants.

— Je vais te le dire, mais garde ça pour toi seule. Ça ne regarde que nous deux. Ni Julien ni Ginette ne doivent le savoir pour l'instant. Je sors de ma deuxième visite à la maternité Bienvenue.

Chapitre 12

À dix heures du matin elle avait déjà effectué un aller-retour complet, quittait à nouveau Toulon à bord d'un TER qui lui aussi marquerait un arrêt à Bandol. Et une fois de plus elle se pencherait à la portière, regarderait le quai en amont et en aval avant que le convoi ne reparte. Le contrôleur la rejoignit, quelque peu perplexe.

— J'ai bien poinçonné votre billet très tôt ce matin, ou alors c'était une personne qui vous ressemblait ?

Elle lui dit qui elle était, essaya d'expliquer les raisons exactes de ces tentatives de recherche qui pouvaient apparaître stériles et désordonnées aux yeux des non-concernés. Mais face à son désarroi cet homme l'écouta avec sympathie.

— Tout à l'heure, à Marseille, je marque mon temps de repos, je devais aller faire une course, mais tant pis. Si vous le voulez, vous m'accompagnerez jusqu'à la salle qui est réservée aux contrôleurs justement Peut-être y aura-t-il un collègue qui se souviendra de cette fameuse nuit où votre frère est descendu à Bandol et a disparu. Je ne vous garantis rien mais, vous savez, dans ce métier il nous faut avoir l'oeil, et le bon.

Tous les présents dans la salle se souvenaient bien de cette étrange disparition puisque la plupart avaient été interrogés par les gendarmes, mais aucun n'était de service ce vendredi soir du match OM contre PSG. Soit ils le regardaient à la télévision ici ou chez eux, soit ils travaillaient à bord d'autres trains.

— Je crois que c'était Marino de service ce soir-là. Lui, grand supporter de Marseille, il était dans tous ses états de ne pouvoir être ni au stade Vélodrome ni devant sa télé !

— Est-ce possible de le rencontrer ? Où que ce soit.

Ils consultèrent la feuille de service.

— Dans trois jours sur le TER de 7 h 51.

— Je prendrai ce TER, dit-elle en les remerciant.

Mais en arrivant à Toulon, en haut de l'escalier mécanique, un homme d'une quarantaine d'années, en short et tee-shirt, s'approcha d'elle :

— Mademoiselle Herkinson ? Je suis le contrôleur en question, Marino, les collègues m'ont appelé chez moi pour me dire que vous auriez besoin de me parler... J'étais de service dans le TER où se trouvait votre frère. À plusieurs reprises, les gendarmes sont venus me trouver.

Elle rectifia :

— Mes deux frères voyageaient ensemble, mon jumeau, Julien, et mon aîné, Manuel.

— Je me souviens seulement d'avoir vu votre jumeau ce soir-là à cause de la ressemblance. L'aîné, Manuel, je l'ai vu d'autres fois, toujours les jours de match à Marseille en effet. Je ne veux pas être désobligeant mais on ne pouvait l'ignorer. Il portait cette sorte de parka noire et un bonnet gris.

— Il ne quitte pratiquement jamais le bonnet qui dissimule sa cicatrice à la tête, à cause des cheveux qui ne repoussent plus. Il déteste cette bande de son crâne plus claire qui part de la nuque et atteint le front.

— Je ne devrais peut-être pas vous dire ça, mais je suis de plus en plus persuadé que ce garçon...

— Manuel ?

— Celui qui a disparu n'était pas dans mon train. Je ne peux pas le prouver mais c'est mon sentiment. Dans ce métier, on est toujours vigilant et on peut avoir des intuitions. Par exemple, je flaire souvent celui ou ceux qui vont me poser des problèmes, me créer des ennuis. Lorsque j'ai pris mon service, j'ai vu votre jumeau sur le quai qui regardait autour de lui avant de monter.

— L'aviez-vous remarqué à l'aller ?

— Non, je n'étais pas de service dans ce TER-là et en fait pour le trajet Marseille-Toulon je remplaçais un copain. Pour moi le garçon... Manuel... s'est perdu, soit dans la gare Saint-Charles, soit sur le trajet du stade et votre jumeau s'est affolé, n'a pas osé aller trouver la police, a imaginé cette histoire de Bandol. Justement dans cette station j'ai des amis et tous pensent qu'à cette heure-là un garçon décrit comme handicapé mental, avec une parka d'hiver et un bonnet – je m'excuse à l'avance de vous chagriner, mais les journaux l'ont assez répété qu'il s'agissait d'un garçon handicapé mental – ne pouvait vraiment passer inaperçu. J'ai lu qu'il marchait comme un automate en baissant la tête.

— Oui, c'est bien ainsi qu'il se déplaçait, murmura-t-elle.

Manuel perdu dans Marseille, affolement de Julien ? Son jumeau était-il sujet à des paniques ? Julien qui souriait constamment, non, qui réussissait à plaquer sur son beau visage un sourire permanent. Au lycée, certains professeurs ou pions ne pouvaient supporter ce qu'ils considéraient comme un défi.

— Merci de vous êtes dérangé... Vous êtes vraiment gentil... Je vais retourner à Marseille à tout hasard. Je voulais vous dire que si vous avez vu sur son siège vide le sac en toile écrue que mon frère aîné ne lâchait jamais, c'est bien la preuve qu'il était dans votre train ?

Jamais Manuel ne le confiait à personne, ni à elle ni à Julien,

seulement, dans certaines circonstances, à leur mère.

— Essayez le commissariat de la gare. Sait-on jamais ? Parfois il y a des retards dans la transmission des constatations. Demandez à voir les rapports écrits autour de cette date. Je crois aussi qu'ils doivent avoir une main courante pour les petits incidents sans gravité. Dites que c'est Marino qui vous a conseillé de venir, ils me connaissent bien.

Le soir, elle rentra épuisée. Après avoir passé une heure au commissariat de Saint-Charles sans résultat, tous les renseignements ayant été transmis à la brigade de recherche dans l'intérêt des familles, elle avait refait un aller-retour supplémentaire, ne pouvant se résigner à abandonner cet espace protégé et mobile que son frère avait quitté sans raison à l'occasion d'un arrêt. Son « sans raison » était malheureusement explicite. Elle avait questionné quelques personnes qui paraissaient être des usagers habituels. Mais nul n'avait pu fournir le moindre renseignement. Au moment où le train stoppa à Bandol, elle pensait au petit garçon singulier, Serge, qui aménageait un asile, c'était son mot, pour se réfugier et méditer. Il lui avait dit qu'il aimerait la revoir et elle ne l'avait pas oublié. Un jour elle le rencontrerait à nouveau...

Astrid et Julien, emmêlés comme des amoureux sur le canapé, regardaient la télévision en mangeant des manchons de poulet à la mexicaine et en buvant du Coca-Cola.

— C'est plein de caféine, je sais, dit Astrid, interceptant le regard de sa fille, mais de temps en temps c'est excellent pour ce que j'ai.

— Qu'as-tu ? s'alarma Julien en se redressant d'inquiétude.

— Je suis une grosse feignasse qui a besoin d'un coup de fouet mon grand, se délecta Astrid en répétant feignasse.

Rassuré, Julien adressa un sourire à sa soeur :

— Tu as récolté quelque chose ?

Cette façon de dire était non seulement incongrue mais comme jaillie d'un coeur froid. Il secoua la tête :

— Je suis odieux. Parce que je suis impatient de savoir.

Un petit garçon à sa maman, un petit garçon qui n'aimait pas que leur père partage la vie de leur mère, partage son lit, l'accapare en quelque sorte et le lèse en blessures intimes répétées. Un petit garçon qui souffrait également de voir un chien amputé d'une patte le spolier de sa place dans le lit maternel.

— J'ai passé plus d'une heure au commissariat de Saint-Charles, sur recommandation de M. Marino, le contrôleur qui a poinçonné tes deux billets ce soir-là dans le train de votre retour à Toulon.

— Manuel est descendu à Bandol, fit Julien, toujours souriant mais la voix fêlée. Pourquoi rencontrer les flics de Marseille ?

— Il aurait pu reprendre un train dans l'autre sens ? demanda Astrid.

Personne ne s'était soucié de baisser le son et de mettre un bémol à la prestation exagérément enthousiaste de Patrick Sébastien. Julia retira la télécommande de la main de son frère qui se l'appropriait constamment et la brandissait de façon suspecte. Sceptre ou symbole macho ? Non seulement elle coupa le son mais elle fit disparaître l'image.

— Toute la journée dans les trains, murmura Astrid, et toujours pas le moindre petit indice. C'est décourageant. Comme tu dois être lasse et déçue !

Sa mère paraissait renoncer, elle, comme toujours, quand trop de soucis, de drames complétaient contre sa nature indolente. Julia soudain eut conscience de sa propre sévérité surtout après les confidences d'Astrid. Désormais leur mère se consacrait toute à son état. Ne disait-on pas qu'une hormone apportait alors aux femmes une certaine euphorie ? Julia aurait aimé s'asseoir à côté d'elle, la prendre par le cou tendrement, la cajoler, mais Julien s'arrangeait pour occuper toute la place disponible, avide de câlins en continu.

— Tu n'as rien mangé de la journée ? s'inquiéta Astrid.

— Si, un sandwich sur le pouce.

— Tu as manqué un festin, celui cuisiné par Ginette, une ratatouille qui emportait la bouche, avec du beau lard gras, fit son jumeau avec une grimace écoeurée. Tout ça est parti poubelle restante.

— Non j'en ai mangé, déclara Astrid, et elle était savoureuse. Je peux dire que je me suis empiffrée.

— Et voilà, ricana Julien. La tambouille Ginette a marqué un point, demain ce sera la bérézina de nos habitudes américaines, comme le dit notre employée maison.

Le genre de conversation qu'elle supportait mal. Julien ne la faisait plus rire et il le constata soudain, la regarda en coin comme si elle venait de lui infliger une rebuffade.

— Je vais prendre un bain. Je ne redescendrai pas ce soir, à demain, dit-elle avec colère.

Elle réussit quand même à embrasser sa mère, écartant son frère du coude.

— Hé, fit son jumeau, je n'y ai pas droit ?

— Tu commences à piquer, dit-elle méchamment, satisfaite que, horrifié, il passe une main sur sa joue.

— Elle plaisante, intervint charitablement Astrid.

Souriant mais furieux, il se retrouva debout devant sa soeur :

— C'est vrai que tu es allée fouiller dans les ateliers au risque de ne plus en ressortir ? Tu ne devrais pas commettre de telles imprudences, sais-tu ?

— Tu n'y es jamais allé ? Je croyais, rétorqua-t-elle.

Il resta une seconde interloqué, dit qu'il allait chercher une autre

canette de Coca-Cola.

— Pour un lavage de cerveau façon télé, lança-t-il à la porte.

— Arrêtez, protesta Astrid, vous me fatiguez, on dirait chien et chat. Vous ne vous taquiniez jamais de la sorte jadis...

Julia prolongea son bain en faisant recouler l'eau chaude, essaya de décrisper ses muscles mais cette contraction avait une source profonde qu'elle ne pouvait tarir pour l'instant.

Elle s'endormit très vite, se réveilla vers une heure du matin, constata que ses volets étaient restés entrouverts, se leva pour les fermer en hâte comme si quelqu'un s'apprêtait à pénétrer chez elle. Il lui sembla voir un éclair dans les ateliers, certainement le reflet d'un phare de voiture sur les derniers vitrages.

En admettant, pensa-t-elle, en admettant le pire, l'inimaginable, que seraient devenus la parka et le bonnet ? Manuel les avait-il sur lui quand...

Chapitre 13

Le film était flou, son défilé malmené par cette foule s'écoulant d'un autre train, alors que les voyageurs pour Toulon étaient rares. La caméra de surveillance s'intéressait surtout à ces supporters envahissant le quai, les voies, mais tout de même des flashes accrochaient la scène qui intéressait les gendarmes.

— Nous avons, durant moins d'une seconde, un personnage, de sexe indéterminé, coiffé d'un bonnet, sans possibilité de voir s'il porte une parka d'hiver. Nous ferons un arrêt sur image. Même si vous n'avez aucune certitude, nous agrandirons, expliqua l'un des gendarmes présents.

Astrid serrait fortement la main de Julia d'un côté, celle de Julien de l'autre. Une fois cette image douteuse fixée, il abandonna la main de sa mère et reposa la sienne sur son genou gauche. Ce fut ce que remarqua sa soeur du coin de l'oeil, à cause de cette tache blanche sur le bleu fané du jean.

— Nous vous laissons le temps d'examiner cette personne, qui, malheureusement, tourne le dos. Du fait de l'absence de couleur, ce bonnet apparaît gris. S'il était rouge, on le verrait noir. Donc il est d'une autre couleur.

Astrid se pencha à cause de sa myopie, qu'elle niait. Julia se surprit à regarder avec méfiance ce bonnet juché sur la tête d'un – ou d'une – inconnu. Pourquoi manquait-elle à ce point de l'objectivité indispensable dans un examen aussi crucial ? Elle agissait comme si déjà sa conviction était établie, ce qui n'était pas le cas.

— Nous vous laissons un instant, vous pouvez vous approcher de l'écran, discuter entre vous, dit un des trois gendarmes.

Ils sortirent. Julien se leva et mit un doigt sur ses lèvres, eut de la main un geste qui englobait la petite pièce.

— Tu crois ? murmura sa mère, les yeux ronds.

Il inclina la tête. Agacée, Julia passa outre, déclara qu'à son avis ce n'était pas Manuel.

— Il ne me semble pas aussi grand et garde la tête haute.

Sa mère lui désigna son frère pour lui rappeler sa mise en garde et Julia finit par se pencher vers elle.

— Il est complètement parano et te communique sa méfiance, qui est absurde, chuchota-t-elle, se rendant compte qu'elle-même était atteinte de la même méfiance sur l'attitude des gendarmes puisqu'elle évitait de bouger ses lèvres.

— Tu crois qu'ils s'imaginent que... nous aurions pu...

— Alors, cria presque Julien, voulant duper les gendarmes, votre avis ? Moi, je crois que c'est lui. J'étais dans le wagon quand le film a balayé ce quai et ces bandes de supporters braillards, et les vigiles manipulaient directement la caméra pour ne pas perdre de vue un seul instant ces types-là.

— Tu l'aurais laissé sur le quai ? s'étonna Astrid. Ce n'était pas très prudent. Vraiment pas.

— Tout se passait bien d'habitude, je n'avais aucune raison particulière d'être plus vigilant ce jour-là que les autres.

— Il faisait quand même nuit et sa nervosité t'inquiétait.

— Manuel traînait, son sac serré sur sa poitrine, évitant les bousculades, les contacts, les heurts. Il ne supportait pas qu'on le touche, même par hasard.

Conscient qu'ils ne jouaient plus un dialogue de circonstance mais se laissaient véritablement aller à leurs impressions, il plaça à nouveau son doigt sur sa bouche.

— Le bonnet découvre trop la nuque de l'inconnu, paraît plus enfoncé à gauche que sur l'arrière de sa tête. Je ne reconnais pas les cheveux de Manuel.

C'était Astrid qui lui coupait les cheveux, parfois Julia.

— Avez-vous une opinion commune ou êtes-vous partagés ? demanda l'un des trois gendarmes qui rentraient dans la salle.

— Il se pourrait que ce soit lui allant rejoindre son frère. C'est ce qui a dû se passer, dit Astrid.

— Nous voudrions nous entretenir avec votre fils quelques instants. Vous pouvez attendre ici.

— Mais pourquoi lui ? protesta leur mère.

Julien, souriant comme toujours, se dirigeait vers la porte.

— C'est normal puisque nous étions ensemble à Marseille. Si je n'avais pas décidé qu'il était imprudent d'aller au stade Vélodrome ce soir-là, Manuel n'aurait pas disparu. Pour moi il est descendu à Bandol pour reprendre un train pour Marseille. Avec l'idée fixe de voir le match. Je ne sais pas s'il y est parvenu.

— Il y a la petite voiture, trouvée comme par hasard dans un fourré par un garçonnet de Bandol, dit un des gendarmes, sceptique.

— J'avais sur moi les billets de train et du stade, continuait Julien sans relever l'interruption.

Il suivit les gendarmes et Astrid se laissa choir sur son siège.

— Toi qui le traitais de parano ! fit-elle à voix basse. Ce sont bien des flics va, ils soupçonnent tout le monde, incapables de résoudre une disparition avec du simple bon sens, de se mettre à la place d'un garçon privé de raisonnement et de suivre son cheminement. Non, d'abord le soupçon !

— Calme-toi, maman. Julien s'en sortira très bien.

— Pourquoi ce ton sarcastique, je ne comprends pas votre comportement ces derniers temps. Cette mésentente inexplicable.

— Ce bonnet, c'est toi qui l'avais acheté. Tu en avais tricoté un que Manuel a perdu. Tu as alors cru qu'il ne lui plaisait pas. Je sais que tu l'as choisi avec soin, nous étions ensemble et tu craignais que celui-là ne lui convienne pas non plus.

Astrid regarda l'image de cet inconnu fixée sur l'écran.

— C'est bien son bonnet, décida-t-elle, et nous allons rentrer tous ensemble à la maison boire une bonne tasse de thé.

Un gendarme vint leur dire qu'ils raccompagneraient Julien et elle réagit avec une fermeté inattendue.

— Je ne pars d'ici qu'avec mon fils. Nous sommes assez dans le malheur sans que vous ne nous compliquiez la vie. Recherchez-vous vraiment les disparus dans le seul intérêt des familles ?

Plus tard, dans la Twingo, elle rayonnait, apostrophait Julia :

— Tu as vu, quand je veux... Si je t'avais écoutée nous serions parties en le laissant avec ces flics.

— Comme ça tu les aurais laissés me cuisiner encore longtemps ? lança Julien, comme si l'attitude de sa jumelle l'amusait plus qu'elle ne le chagrinait.

— Je n'ai rien dit de tel. Au contraire, j'ai expliqué à maman que si le bonnet était bien celui de Manuel, c'était la preuve qu'il t'accompagnait dans le train du retour. Mais ce qui m'intrigue, c'est qu'il ait pris la décision de revenir au stade en cours de route, alors que sur le quai de Marseille il aurait pu filer, se glisser dans les groupes de ces supporters excités.

En même temps elle jugeait la vitesse de la voiture excessive, Astrid, oubliant toute prudence, et Julien, assis à ses côtés, ne paraissant pas s'en soucier.

En arrivant chez eux, ils aperçurent M. Labartin qui s'éloignait, tiré par son basset.

— Ce chien ressemble à une crotte phénoménale, dit Julien. Si j'étais grossier je dirais même plus.

— C'est le seul compagnon de cet homme défiguré qui fait fuir tout le monde, ne put s'empêcher de plaider Julia. Il est horriblement seul.

Chapitre 14

Elle fouilla sans trop y croire le vestiaire de Julien, un placard fourre-tout aux odeurs rances de sueur, de baskets, un entassement que visiblement Ginette n'explorait pas en profondeur. Elle fit la même chose dans la chambre de Manuel, aussi rangée et sobre que la cellule d'un carme déchaux, impressionnée par l'alignement au cordeau des tee-shirts, des chandails et des caleçons, poursuivit sa quête dans les armoires des chambres voisines, descendit ensuite examiner la garde-robe de sa mère qui débordait un peu partout, aussi bien au rez-de-chaussée qu'au premier, voire au grenier. Astrid entretenait une habitude ancienne, décidait de ce qui se portait selon les saisons, ce qui la rangeait à son insu du côté des adultes certifiés grand teint, pensait Julia, amusée. Sa mère n'aurait pas apprécié ce jugement, elle qui pensait être dans le mouvement des jeunes parce qu'elle portait un jean de collection avec des talons aiguilles.

Elle devait retourner dans les ateliers tant qu'il était encore temps. Elle n'osait se préciser ce qu'elle entendait par ce « tant qu'il était encore temps ». S'agissait-il de celui, si précieux, consacré à la recherche d'une piste quelconque laissée par Manuel, ou de celui plus suspect, impitoyable, qui démontrerait peu à peu que tout espoir était vain ?

Son frère plastronnait d'avoir sans s'énervier, sans insolence, tenu tête aux gendarmes, Astrid jubilait, tout de même un peu effarée, incrédule, d'avoir montré tant de force de caractère pour défendre son fils et Julia, quant à elle, se trouvait un air de trouble-fête quand elle se regardait dans un miroir. Seul Manuel, où qu'il fût, gardait son mystère...

Toujours cette odeur irritante pour les yeux dès l'entrée dans les ateliers. Julia avait mis des gouttes de collyre calmant, mais l'air rongeait ses prunelles comme il rongeait depuis des années les poutrelles de fer qui s'effeuillaient en écailles couleur d'automne. Les rideaux en toile d'araignée secouèrent un reste de poussière, un résidu des vingt dernières années. Elle salua les bureaux, en souvenir ému de la jeune fille frivole, qui, incapable de fournir un travail suivi, devait réjouir les employés avec ses robes légères, ses insouciances, ses rires, voire ses bourdes. Les clichés d'époque représentaient Astrid comme une star glamour et en mascotte du personnel lors des photos traditionnelles de groupe devant les ateliers Mounitier. On devait la pousser au premier rang pour qu'elle y rayonne de sa jeunesse et de sa

beauté. Autour d'elle, ces visages parfois rudes, fatigués, paraissaient s'épanouir de tendresse bourrue. Son père, lui, se tenait de côté au bout du premier rang, présentant ses salariés comme il l'aurait fait de sa famille. Paternalisme d'époque oblige.

Julia affronta les gravats, tas faussement compact d'où montaient des fumerolles plâtreuses, sentit ses bottes s'enfoncer dans des matières indéfinissables d'où sourdait une chaleur suspecte. Elle hâta son escalade, dévala, se retrouva devant ce bâti en maçonnerie surélevé de quelques centimètres où se cachaient, selon l'aveu hésitant d'Astrid, sous de grandes trappes de bois épais, les cuves des différents décapants. Sa mère n'avait pu lui en définir la nature, n'ayant jamais été curieuse de l'activité des ateliers.

Chaque verrou était cadénassé mais les clés en étaient enfilées sur le cercle de son trousseau. Elle dut en essayer plusieurs avant de pouvoir dégager le verrou de la première, mais hésita à l'ouvrir. Elle frotta sa main sur son jean à cause du verrou imperceptiblement visqueux.

Était-elle vraiment seule dans ces ateliers qui lui paraissaient immenses avec leurs recoins de pénombre ? À la sortie du lycée, Julien lui avait dit qu'il rejoignait un groupe d'amis au Mourillon. Quels amis, lui qui, dans de fréquents caprices, ignorait, snobait garçons et filles ?

Astrid ne se serait jamais hasardée ici, elle faisait les boutiques mais plus sûrement rencontrait son amant chez lui, avenue Roosevelt. Lui avait-elle annoncé sa grossesse ? Était-il ravi, catastrophé, perplexe ? Julia ne pensait pas qu'Astrid attachât grande importance à cette liaison. Ce n'était ni la première ni certainement la dernière. Mais alors pourquoi n'avait-elle pris aucune précaution, paraissant au contraire satisfaite de son état ? Affichage naïf et roublard d'une éternelle jeunesse ? Se voyait-elle en jeune maman de quarante ans, pouponnant comme une gamine irresponsable ? Ou inconscient désir de combler le vide ouvert avec le cerveau détruit de Manuel, le vide prémonitoire de sa disparition ?

— Mais oui, je compte le nourrir au sein. Je ne me suis jamais posé la question et je m'étonne que tu le fasses. Je n'ai pas hésité un instant. Jamais rien d'autre que le lait maternel dans les débuts. D'abord ce ne serait pas équitable. Puisque vous en avez tous trois bénéficié, je ne vois pas pourquoi cet enfant en serait privé. Et puis c'est assommant ces biberons, ces dosages, ces tétines. C'est si simple d'ouvrir son corsage pour offrir son petit repas au bébé. Je n'ai pas une poitrine opulente en temps ordinaire, mais tu verras, une fois que le bébé sera là, elle le sera opulente, énorme. Comme elle l'était pour vous deux, si goulus. On aurait dit que Julien et toi faisiez une compétition ! Manuel a été moins vorace.

Sa mère rayonnait à cette perspective et il était facile de l'imaginer assise confortablement sur le canapé, regardant avec fierté son poupon au sein.

Julia avait failli lancer un « Tu crois que Julien appréciera ? » englobant tout à la fois cette annonce d'un nouveau-né et de l'allaitement choisi, mais avait renoncé. Trop équivoque, trop méchant. C'était à l'amant, le père potentiel, qu'il aurait fallu poser la question. Mais de celui-là l'opinion importerait peu. Il n'existerait plus, très vite.

— Ce sera un garçon mais la dernière échographie l'établira plus nettement...

Juste comme elle s'était enfin décidée à soulever la trappe, elle repéra ce qui avait l'apparence d'une rondelle ou d'un écrou plat tout au bout d'une des trois allées partant de chaque côté d'une travée centrale. Mais ce n'était ni l'une ni l'autre. Un tampon de feutre durci par le temps, la poussière, un joint peut-être ? Une pastille plutôt, blanchâtre, bombée. Elle l'essuya contre son tee-shirt, la gratta de l'ongle, l'effrita, pensant d'abord goûter la poussière obtenue du bout de la langue, ne pouvant s'y résoudre.

Elle finit par la fourrer dans sa poche, essaya de repérer la clé de cette autre trappe. À cause de ce truc tombé juste à côté, celle-là l'intéressait davantage. Impossible pour l'instant de définir autrement cette pastille, de lui donner son nom, refusant que ce fût ce qu'elle imaginait trop vite.

La trappe renversée, elle dut s'écarter des émanations, plus irritantes que jamais. Une seule goutte d'eau là-dedans et une écume effervescente aurait bouillonné au-dehors, débordé, envahissant toute la surface de l'atelier en avalant tous les obstacles, l'obligeant à s'enfuir. Comme dans un film de SF, elle se voyait en train de courir en hurlant tandis que la mousse bien vivante et mortelle gagnait sur elle.

— On se calme ! Le danger c'est l'eau dans l'acide ou l'acide dans l'eau ? Je ne sais plus. La chimie et moi... Est-ce que vraiment ça peut ronger jusqu'au bout ? Peut-être une mouche invertébrée mais... un animal ! Essayons d'être indifférente. Un chien par exemple. Des années durant... C'est possible. Un être plus important ?...

Elle colla un kleenex sous ses narines, essaya de se pencher mais la masse noire, huileuse, luisait en reflets sinistres d'eau profonde d'abîme. Elle se sentait instable ainsi à genoux. Prise de vertige, elle oscillait.

Elle savait ce qu'il aurait fallu. Une épuisette ! Celle avec laquelle, enfants, Julien et elle fouettaient l'air sans jamais attraper un seul papillon. Celle plus grande du *papé* Mounitier, pêcheur à ses moments perdus à bord d'un pointu au moteur cafouilleux ? La poche du filet

était-elle en coton ou en nylon ? Important car le nylon pourrait affronter le liquide un temps, avant de se dissoudre. Bon, mais elle ne se voyait pas en train de récupérer l'épuisette qui lui avait toujours paru surdimensionnée, de la descendre du grenier, de traverser la maison, le jardin, le chemin privé en la portant sur l'épaule. Et elle ne se voyait pas non plus drainant le contenu de cette cuve. Au risque de recueillir l'horreur.

Le soir même, elle sut que la pastille en était un. Décoloré, dur comme un caillou, mais sucré. Un Smarties. Au bord de l'une des cuves remplies d'acide chlorhydrique ou d'un autre liquide tout aussi dangereux. Oublié ? Pire ! Zoup, avant le plongeon, n'avait même pas eu la consolation de le laper.

Peut-être qu'un des employés de jadis aimait aussi les Smarties et en avait fait tomber un ?

Chapitre 15

Une fois de plus, les mains protégées par des gants de ménage en latex, elle recompta les modèles réduits de 2 CV sur la cheminée de la chambre de Manuel. Elle les examina tous, les retourna et resta perplexe. Furieuse aussi de ne pas avoir mémorisé leur apparence lors de son dernier examen. La plupart portaient-ils déjà ce signe imperceptible gravé par son aîné, en forme d'un 1 à l'envers ? Une griffe discrète, paraissant ancienne.

Cette collection n'existait que depuis que Manuel était revenu de son établissement spécialisé. Là-bas, il n'emportait que son sac en toile écru contenant dix-sept miniatures. C'est par la suite que les uns et les autres, sa mère et les jumeaux, quelques amis, quelques anciens camarades apprenant son « hobby », avaient commencé à lui offrir des miniatures.

Manuel les acceptait, l'air perplexe, peut-être contrarié, les conservait dans le tiroir de sa commode et ne les exposait pas tant que leur nombre n'atteignait pas le dix-sept. En attendant la trente-quatrième, puis la cinquante et unième, Manuel les fourrait systématiquement dans son tiroir. Mais il avait fixé une limite car il n'avait pas exposé une quatrième série qui aurait porté le total à soixante-huit. Il s'en était tenu à cinquante et une. Toutes celles qu'on avait pu lui offrir par la suite s'entassaient au fur et à mesure dans le même tiroir et jamais il ne leur portait attention.

Le pire, le plus lamentable, ç'avait été les dix-sept miniatures de voitures américaines envoyées par l'Américain, leur père. D'un commun accord, Astrid et les jumeaux décidèrent de ne même pas les montrer à Manuel. Leur père, dans sa logique américaine, avait estimé que des modèles réduits de Cadillac, de Chrysler ou de Pontiac auraient tout de même meilleure allure sur un présentoir. Comme toujours, il voulait ignorer le handicap de son fils aîné, le passait certainement sous silence auprès de ses relations d'affaires ou de voisinage.

Le plus gros modèle, Julia ne savait à quelle échelle il était réduit, trônait sur une sorte de piédestal et n'avait pas été marqué d'un 1 à l'envers. Qu'était-il dans l'esprit de Manuel, le premier des cinquante et un ou le dernier ? Julia était sûre qu'il ne l'aimait pas comme les autres plus petits, plus modestes et d'ailleurs dans son sac de toile il n'en emportait que dix-sept vraiment réduits.

Lorsqu'elle passa son doigt sur cette marque, début de la lettre

majuscule M, pour Manuel, elle releva une trace imperceptible qui lui parut être de la mine de crayon gris. Une gouache sèche et non la mine d'un crayon de couleur ordinaire, qui la patinait d'ancienneté. Manuel les aurait-il ainsi surmarquées ?

Depuis son accident, Manuel était devenu extrêmement maladroit, ses gestes manquant le plus souvent de coordination. Aurait-il pu à la fois tenir la miniature et graver son signe ? Avec quoi d'ailleurs ? La pointe d'un couteau ? On veillait à ce qu'il ne se serve pas d'objet dangereux. On lui coupait sa viande par exemple. En admettant qu'il ait demandé à Astrid, Ginette ou Julien d'effectuer ce marquage, comment aurait-il exprimé son désir ? Ce simple signe contenait plus de mystère qu'un hiéroglyphe. Il représentait, si vraiment il avait été tracé de la main de Manuel, un tel effort de réflexion, de contrainte physique et de décision d'appropriation que son aîné en aurait été complètement épuisé et sûrement excité jusqu'au délire. Or, elle n'avait pas souvenir de l'avoir vu dans un tel état, finissant par une crise proche de l'épilepsie, en dehors de celles qu'Astrid décomptait et décrivait sur une fiche. Chacune bien définie pour le médecin traitant, avec sa cause et sa durée. Aucune n'était répertoriée comme conséquence d'un tel effort mental et physique au sujet des miniatures. Elle fit le compte des miniatures qui se trouvaient ainsi marquées et, sans surprise, en obtint dix-sept. Elle réfléchit avant d'en empocher une.

Elle trouva donc logique que les gendarmes, le trio habituel, soient venus perquisitionner dans la maison deux jours plus tard, reçus avec la grande désinvolture amusée d'Astrid, au grand effroi de Ginette, pendant qu'elle et son frère se trouvaient au lycée en préparation de l'épreuve de français.

Chapitre 16

Ils rentrèrent à midi, n'ayant pas cours l'après-midi, aperçurent Ginette qui courait vers son bus et fit semblant de ne pas les voir sur leurs scooters. Julien, qui roulait devant sa jumelle, se retourna pour la suivre du regard, haussa les épaules, mit son clignotant et tourna pour passer la grille du jardin. C'était surprenant chez leur employée de maison une telle attitude, pensait Julia. Lorsqu'ils entrèrent, Astrid les attendait, souriante et gênée. Elle paraissait avoir tout à la fois envie de pouffer de rire et de s'énerver.

— On a vu Ginette qui filait prendre son car, l'air si préoccupée qu'elle ne nous a pas vus, dit Julia.

— Pourquoi ne pas dire qu'elle a fait semblant de ne pas nous voir ? rectifia son frère.

— Ginette a filé avant l'heure. Non, elle n'a pas reçu de mauvaises nouvelles de chez elle. Non, je ne lui ai pas fait de réflexion, ce n'est pas mon habitude. Elle était chamboulée à cause des gendarmes qui ont perquisitionné ce matin. De neuf heures à onze heures. Voilà mes enfants. Et ils sont arrivés bien sûr dans une voiture de service pour que les voisins n'en perdent rien. Tout juste s'ils n'utilisaient pas ce bidule clignotant qui tournoie sur le toit de leurs voitures.

— Les voisins savent tous que les gendarmes enquêtent sur la disparition de Manuel, ils n'ont aucune raison de trouver cette visite suspecte. Ils auraient pu vouloir nous tenir au courant de leurs recherches, nous faire préciser un détail, essaya de la rassurer Julia.

— Ginette avait l'air de prendre la fuite quand nous l'avons croisée et si des rumeurs courent dans le quartier ce sera à cause de son attitude stupide, la contredit Julien.

— Elle m'a demandé la permission de rentrer chez elle plus tôt et je me demande si elle ne va pas me jeter son tablier à la figure. Je veux dire qu'elle risque de ne plus revenir tant elle était bouleversée. Quand les gendarmes sont partis, elle m'a déclaré sur un ton tragique que pour elle la maison était désormais « souillée » par le soupçon, à ses propres yeux, aux yeux du quartier, et qu'elle aurait du mal à le supporter désormais. Du grand mélodrame, du téléfilm grandiloquent quoi ! La télé nourrit les esprits simples de répliques ahurissantes.

— On verra plus tard pour Ginette, cria Julia, que cherchaient-ils ?

— Ils voulaient d'abord vérifier les vêtements que Manuel portait d'habitude, mais je leur ai dit que la parka, le bonnet, les chaussures montantes ne pouvaient en aucun cas être dans la maison. Malgré

tout, ils ont fouillé dans les penderies, les placards, un peu partout, jusque dans la cave et le grenier mais c'est la collection des modèles réduits de Manuel sur la commode qui les a intéressés et ils se sont alors calmés. Quand ils m'ont dit qu'ils devaient en prélever quelques-uns, j'ai crié qu'il n'en était pas question. C'est ce qui a fait accourir une Ginette tremblante. Mais ils les ont tout de même pris et j'ai dû signer l'espèce de reçu, une décharge.

— Pourquoi dis-tu qu'ils se sont calmés ? demanda Julien.

— Parce que je les ai trouvés désagréables au début. Et je ne voulais pas vous le dire mais il faut que vous le sachiez, ils avaient reçu une lettre anonyme. Je n'en connais pas la teneur exacte, mais apparemment on nous accusait pour qu'ils se montrent aussi agressifs. Ah oui, cette horreur de lettre affirmait que Manuel n'avait pas quitté la maison le jour du match à Marseille.

— Ça, c'est un coup de Labartin, fit Julien, et je n'en suis même pas surpris.

Sa soeur perçut un accent de triomphe quelque peu incongru dans cette affirmation. Comme si Julien attendait que leur voisin se révèle enfin dans toute sa haine.

— Ces miniatures qu'ils ont emportées étaient toutes marquées d'un 1 à l'envers, dit Astrid, pour orienter la conversation ailleurs. C'est-à-dire la première jambe et la première oblique de la lettre majuscule M.

Une admiration terrifiée égarait Julia. Cette lente, efficace progression dans l'apparition successive de preuves, établissait une explication indiscutable de la fugue de Manuel. C'était d'une logique, d'une préméditation implacable, d'une intelligence parfaite. Qui, à part elle, aurait pu savoir qu'il y avait là-dessous une machination habile ? Jamais elle ne pourrait se montrer assez convaincante pour en démonter la mécanique.

— Si j'ai bien compris, mais j'étais tellement furieuse que j'en devenais comme sourde, hébétée, ils nous rendront ces miniatures quand ils les auront analysées.

— Qu'ont-ils voulu dire par analysées ? s'étonna Julien.

— Il paraît qu'elles sont marquées à l'identique de celle trouvée par ce petit garçon de Bandol, m'a dit le gradé. À propos de ce gamin, ils m'ont aussi laissé entendre, les gendarmes, que tout d'abord ils le soupçonnaient, comme ils soupçonnent tout le monde. Nous en savons quelque chose. Ils croyaient qu'influencé par les médias, voulant faire parler de lui, il avait imaginé cette histoire de petite voiture jetée dans son coin préféré. Mais une partie de celles exposées sur la cheminée, un tiers environ, portaient aussi ce signe. Le gradé, je ne sais comment le désigner – est-ce un brigadier, un adjudant ? –, qu'importe, il m'a montré chacune d'elles.

Peu à peu, grâce à leur présence, Astrid se calmait, retrouvait cette

insouciance habituelle qui lui donnait une grande aisance apparente dans la vie, s'esclaffait que Ginette, ayant prévu un tian de courgettes, ait complètement raté sa cuisine.

— Je me demande si c'est ce ratage qui l'a le plus catastrophée ou la perquisition. Elle m'a présenté le plat carbonisé avec des larmes dans la voix et j'ai cru un instant qu'elle allait le balancer contre le mur. Dramatique, je vous dis, et avec l'accent en plus, du pur Pagnol, mais sur le coup j'étais atterrée, j'ai failli éclater en sanglots à mon tour.

Ses chagrins s'estompaient vite dans sa hâte de retrouver sa routine.

— C'est pas tout ça, comme dirait Ginette, mais c'est l'heure du déjeuner. On va bien trouver quelque chose à manger, comme d'habitude d'ailleurs, déclara-t-elle en riant. Ne nous inquiétons pas trop et si Ginette nous plaque, peut-être pourrons-nous nous débrouiller tout seuls. Déjà nous nous passons depuis pas mal de temps de ses plats provençaux qui ne sont pas à notre convenance.

Elle désigna les multiples tiroirs des différents ingrédients.

— Trop d'ail, trop d'oignons, trop de piment, trop d'herbes de la garrigue qui se décarcasse la pauvre, trop d'huile d'olive, trop de ceci, de cela...

Ne pensait-elle pas au bébé qui allait exiger de tous pas mal de travail, se demanda Julia. Chacun allait-il se retrouver avec un programme bien établi de tâches ménagères à accomplir ?

— Sans compter l'économie, douze euros de l'heure, trente heures par semaine, plus les charges...

Julia en eut plus qu'assez de ce rabâchage domestique qui diluait dérisoirement la menace de la perquisition.

— Vous ne trouvez donc pas curieux que, seul dans sa chambre, Manuel ait trouvé le moyen de marquer une partie de sa collection. Il lui aurait fallu un temps fou et jamais personne dans cette maison ne le laissait sans surveillance plus de cinq minutes. Même Ginette, que vous critiquez maintenant, veillait constamment sur lui. Et comment aurait-il fait ? Je veux dire quel outil aurait-il employé alors qu'on ne laissait à sa portée aucun objet pointu.

— Il y avait une pointe, un clou quoi, dans la plus grosse voiture, la reine de la collection, précisa sa mère. Elle faisait un bruit de sonnaille, vous savez cette clochette pour vache. Les gendarmes l'ont trouvée et ont aussi emporté celle-là.

— Mais elle n'était pas marquée, répliqua Julia, qui, aussitôt, réalisa sa gaffe.

Son frère, en train d'explorer le congélateur, se retourna, toujours avec son sourire habituel sur les lèvres mais depuis peu celui-ci se délitait en imperceptibles nuances, en crispations. Et celui qu'il

présentait à ce moment-là n'avait rien de très serein.

— Comment le sais-tu qu'elle n'était pas marquée ?

— Je les ai toutes examinées suite à la trouvaille de Serge, le gamin de Bandol, qui portait, elle, cette griffe.

— Et tu n'as pas entendu la pointe tinter comme dans un grelot ? fit-il plus qu'agacé. Eh oui, ma chère soeur, Manuel a su trouver une pointe et s'en est servi pour graver le début de son prénom à l'envers de ses miniatures. C'est tout simple. Il est donc capable de deux actions simultanées.

Elle préféra abandonner, dit que probablement ce clou, ou cette pointe, s'était coincé à l'intérieur du modèle réduit où les aménagements étaient fidèlement reproduits, ce qui expliquait qu'elle ne l'ait pas découverte.

— On pourrait commander une pizza ou ce que vous voudrez, proposa Astrid, soupçonnant un relent de querelle dans les répliques trop rapides de ses jumeaux. Voyons, quelle boutique livre aussi bien à midi que le soir ? Les gens qui travaillent en temps continu ont besoin de manger eux aussi et le font sur place en passant commande par téléphone !

Négligeant le décrochage conciliant de sa soeur, Julien poursuivait sa petite offensive hargneuse :

— Tu sais quoi, ma vieille ? Tu manques d'humanité et d'affection fraternelle, car tu fais de Manuel un débile profond en laissant entendre qu'il ne peut faire deux choses en même temps. Tu avais déjà fait part à maman de cette appréciation déplaisante sur notre frère, et j'estime que c'est vraiment choquant, indigne d'une soeur.

— Voyons Julien, assez de mélodrame pour aujourd'hui, j'en ai eu mon lot avec Ginette. Julia ne cherche qu'à vérifier chaque chose pour comprendre ce que Manuel a bien pu décider de faire. Venez plutôt m'aider à trouver sur les pages jaunes une pizzeria qui veuille bien nous livrer dans moins d'une heure. Ou bien un chinois, et il y a aussi un indien qui propose des plats chauds. À moins que l'un de vous n'aille jusqu'au McDo le plus proche.

Chapitre 17

La pizza se desséchait dans son carton, dont Astrid avait détaché le couvercle. Ils en avaient laissé plus de la moitié.

— Je vais téléphoner à Ginette, répétait-elle pour la troisième fois. Je ne me sens pas capable d'attendre jusqu'à demain huit heures pour savoir si elle nous quitte ou si elle continue.

— Je le fais, décida Julia, tu as son numéro ?

— Non, attends, c'est peut-être trop brutal. Attends ce soir.

— Si elle nous quitte, comment ferons-nous avec le bébé ?

Elle fixait tranquillement son frère qui tailladait sa part intacte de Margarita avec un couteau très pointu. Il tourna la tête vers Astrid, et non vers elle.

— Quel bébé ?

— Le mien, qui naîtra... fin octobre, murmura Astrid, confuse.

La main bronzée se crispa sur le manche du couteau et celui-ci se tendit, très brièvement, en direction d'Astrid avant de retomber sur la table de la cuisine.

— Est-ce un jour à blagues ? demanda Julien avec un sourire éteint.

— Je ne plaisante pas, répondit Astrid, livide.

Julia aurait parié que jamais elle n'aurait osé révéler sa grossesse à Julien, attendant que sa fille le fasse. Pudeur ? Prudence ?

— Mais papa...

— Je suis divorcée, majeure, cria Astrid se libérant, même maladroitement, de ses blocages. J'accoucherai d'un petit garçon fin octobre. Je vous concède le soin de choisir vous-mêmes le prénom, mais en cas de litige je trancherai. Voilà.

Julien se leva, sortit. Son scooter hurla plus que d'habitude lorsqu'il franchit la grille.

— Ce qu'il y a de bien avec la pizza dans son carton, c'est l'absence de vaisselle, dit Astrid. Je vais me reposer un peu.

Lorsqu'elle eut nettoyé les couteaux, tous dentelés et pointus, Julia les rangea sans crainte. L'art subtil de se débarrasser des êtres encombrants méprisait les armes conventionnelles.

L'absence de Julien ne dépassa pas les huit heures du soir et il rejoignit sa mère et sa jumelle dans le salon.

— J'ai mangé au McDo, précisa-t-il, devançant l'inquiétude maternelle rituelle.

— Veinard, dit Astrid, nous avons avalé un potage verdâtre

répugnant sorti d'un sachet.

Julia avait décidé que c'était maintenant ou jamais qu'elle établirait les nouvelles conditions de leur vie commune.

— Si Ginette ne revient pas, ce sera la quatrième disparition en quelques années d'un être faisant partie de notre cadre familial. Le premier, Arthur Herkinson, notre père, a choisi de retourner dans sa chère Amérique...

— En aurais-tu souffert ? s'étonna Astrid.

— Je ne sais pas. Par contre, j'ai cru longtemps que je ne me consolerais jamais de la disparition de Zoup, mais je ne pouvais prévoir combien nous serions autrement malheureux, angoissés, avec la disparition de Manuel. Peut-être que l'un de nous sait ou suppose quelque chose mais refuse d'en parler, ou n'ose pas.

Sa mère secoua la tête, regarda ses jumeaux avec appréhension, comprit qu'elle ne devait pas s'attarder ce soir-là avec eux. Elle dit qu'elle allait se coucher, qu'elle avait eu sa part d'émotions pour la journée.

— J'irai voir si tu as besoin de quelque chose tout à l'heure. Repose-toi au mieux en t'écartelant, bras et jambes étirés sur toute la largeur du lit.

Ils se levèrent pour l'embrasser. Elle sortit et Julia se rassit. Julien hésitait, regardant la porte.

— Non, dit sa soeur, j'ai quelque chose à te montrer.

Il baissa vers elle un regard condescendant :

— Fous-moi la paix.

— Ceci, cette chose blanchâtre n'est autre qu'un Smarties retrouvé dans les ateliers, près d'une des cuves de décapant, certainement un acide. Ça ne signifierait rien s'il n'y avait déjà eu ce jeu pour satisfaire la vitalité de Zoup. Zoup nous réjouissait tant qu'il n'était pas amputé et dès lors, attendrissant, il a été recueilli comme un bébé chéri par maman dans son lit, chaque nuit, occupant une place exclusive. Malgré sa patte absente, Zoup restait très joueur. On a essayé le coup des Smarties à l'intérieur de la maison, mais lui, ce qu'il voulait, c'était le jardin et le plus d'espace possible. C'est au cours d'un dernier jeu organisé à l'insu de certains d'entre nous qu'il a disparu.

— Tu délirés, ma pauvre fille. J'en ai assez entendu ce soir.

— Il est fort possible que ce même type de jeu ait servi pour diriger Manuel vers les cuves des ateliers, où l'on retrouvera peut-être une miniature de 2 CV griffée. Sais-tu que le récépissé des gendarmes ne fait mention que de seize miniatures griffées emportées pour analyse ? Plus la grosse. Qu'est devenue la dix-septième, crois-tu ? Qui peut-être porte des empreintes accusatrices ? On reliera les deux jeux, celui des Smarties, celui des miniatures, la fausse piste avec cette miniature retrouvée par le gosse de Bandol, alors que Manuel n'a jamais pris ce

train, les allers et retours à Marseille, toute cette machination qui ne peut être née que dans un esprit pervers, relevant plus de l'hôpital psychiatrique que de la prison.

J'oubliais l'autre tentative pour faire accuser Manuel d'être un pyromane et le faire interner !

Il allait sortir, rejoindre Astrid, lorsqu'il réalisa le sens de ce que disait sa soeur d'une voix rauque, pleine de sanglots.

— Alors on videra les cuves pour analyser leur contenu. Il est possible que l'acide n'ait pu terminer son horrible besogne.

Elle pleurait doucement.

— Voilà ce que je voulais te dire. Alors, nous allons attendre tous les trois avec beaucoup d'impatience et de bonheur notre dernier petit frère et l'entourer de toute notre affection, pour qu'il grandisse comme dans un cocon d'amour. C'est à ce prix que j'oublierai cette miniature que j'ai déposée en un endroit que seule une fouille approfondie des policiers avec leur matériel perfectionné repérerait. Ils se poseraient alors la question : que fait-elle là, non loin de ces cuves dangereuses ? Bien sûr, j'ai truqué cet horrible jeu avec cette miniature, mais c'est bien ainsi qu'il s'est déroulé. Notre cher Manuel a ramassé une à une ses dix-sept petites voitures, comme dans un jeu de piste, les a emportées dans sa mort. Comme Zoup lapant ses Smarties. Sauf un...

Les lèvres de son frère articulèrent silencieusement un qualificatif ordurier bien précis qui la laissa indifférente.

— Mieux vaut dès ce soir reprendre l'habitude de dormir dans ta chambre. Maman a besoin de toute la largeur de son lit pour se reposer le temps de sa grossesse, et plus tard pour y installer le bébé dans son couffin afin de surveiller son sommeil. Les premiers temps, il tétera certainement la nuit et il lui sera ainsi plus facile de le prendre pour lui donner le sein. Elle le regarda marcher vers la porte, soupira :

— Nous devons veiller, toi et moi, pour éviter que cet enfant ne disparaisse à son tour. Nous ne serons pas trop de deux pour cela...

FIN

Mis en pages par DV Arts Graphiques à Chartres
Imprimé en France par la Société Nouvelle Firmin-Didot
Dépôt légal : février 2005
N° d'édition : 412 – N° d'impression : 72546
ISBN 2-74910-412-2